



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



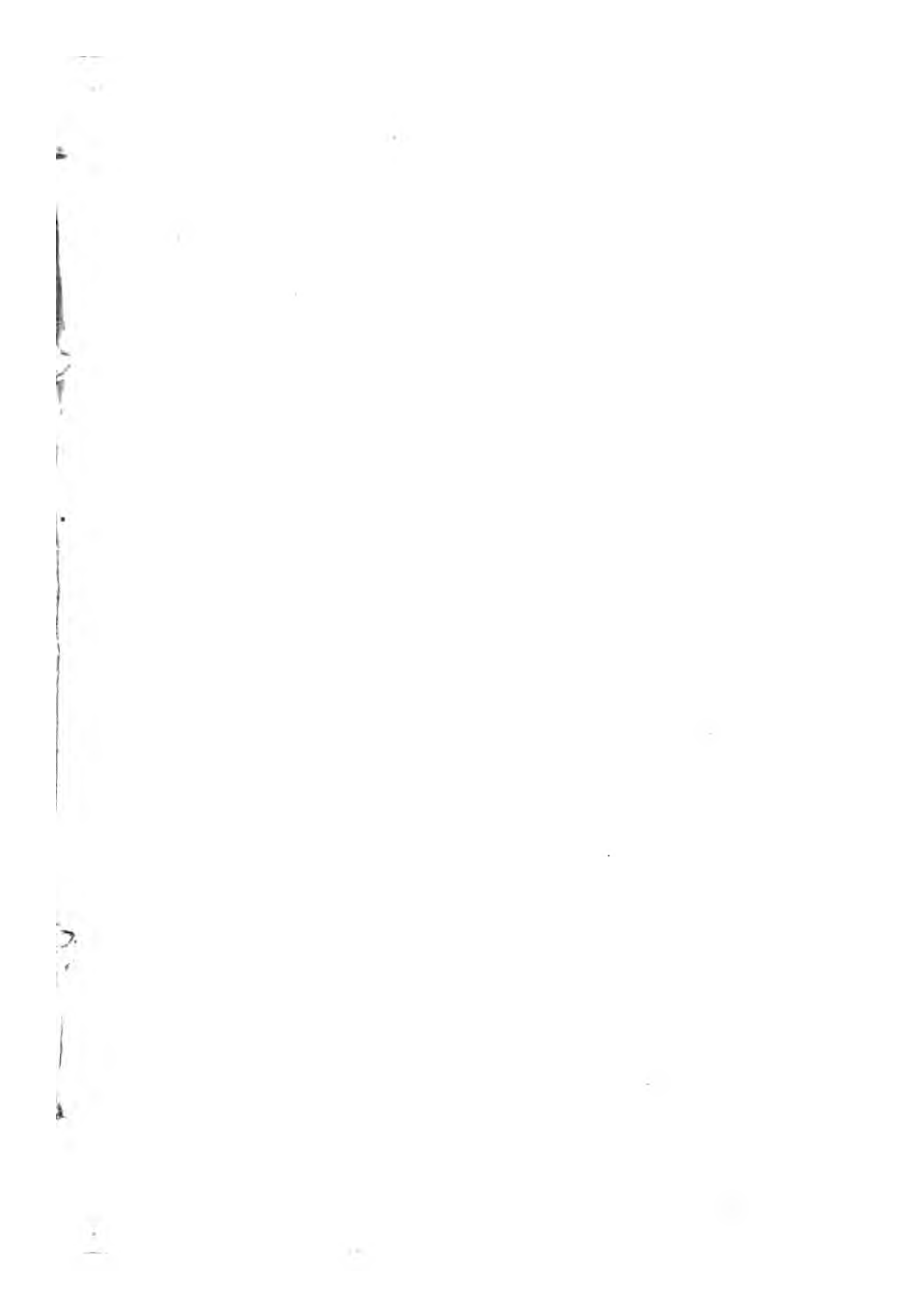
150 F

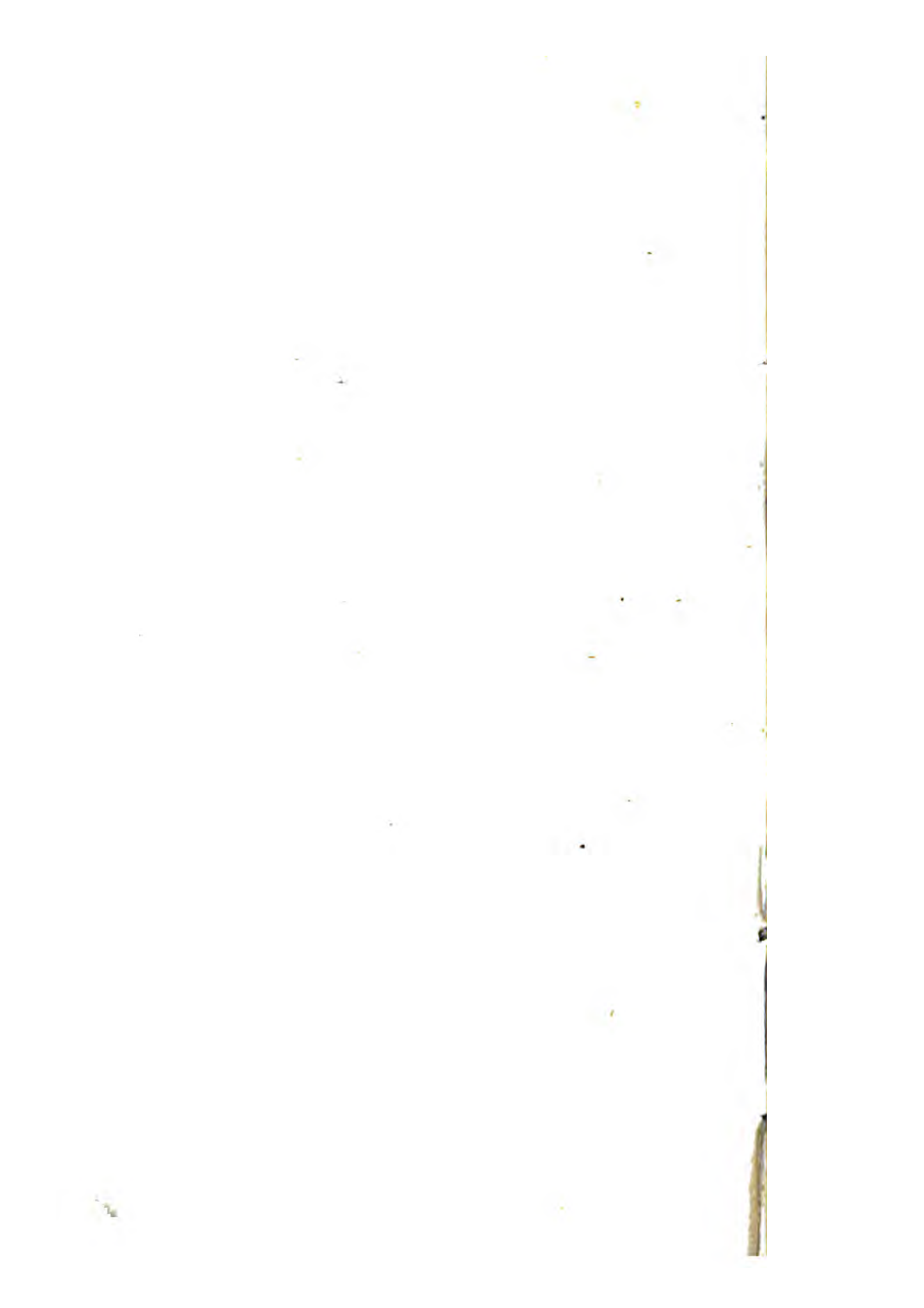
Bought from Jammes

Vet. Fr. II A. 1189



**ZAHAROFF
FUND**







Ce livre appartient
Monsieur de Charpe
à Paris - le 2 Janvier
1770
Monsieur de Charpe



Deſiné par le frere de l'Auteur, Gravé par l'ami de l'Auteur.

Vol. 101 ... 11

LE LIVRE
DE
TOUS LES AGES,
OU
LE PIBRAC MODERNE,
QUATRAINS MORaux.

PAR M. P. SYLVAIN MARÉCHAL,
Avocat en Parlement.



A COSMOPOLIS,
Et se trouve A PARIS,
Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire,
rue Saint-Severin.



M. DCC. LXXIX.

1779
1779
Sous Louis XVI
qui regnoit depuis 177

*La Morale ne semble pas faite pour recevoir
la loi de la Méthode.*

BACON.





A MADAME **.

MADAME,

POUR joindre l'exemple au précepte, pour rapprocher l'Original de la Copie, permettez-moi de VOUS consacrer un Ouvrage destiné à peindre la VERTU.

La VERTU!... si je ne l'ai pas rendue aussi aimable qu'elle est, qu'on n'en impute la faute qu'à moi seul: j'avois le Modèle sous les yeux.

* ij

On dit qu'il est des cœurs assez malheureux pour ne plus croire à la VERTU : puisse mon Ouvrage les détromper ! Il est pris tout entier dans la Nature : j'ai consulté votre Cœur. La VERTU n'est point une chimère, puisque VOUS existez.

Agréez ma reconnoissance, mon pur hommage & mon respectueux attachement. Ces sentimens ne sont point d'étiquette. Vous n'avez pas eu le malheur de naître dans un rang qui puisse faire suspecter d'intérêt, le TRIBUT que la Vérité se plaît à vous rendre ici par mon organe,

SYLVAIN MARÉCHAL.



PRÉFACE.

CET Opuscule moral (sans doute encore trop long) fut écrit *ex abundantia Cordis*, de l'abondance du Cœur. C'est peut-être là son défaut & en même tems son excuse. Qu'on le juge donc d'après l'Épigraphe & non d'après le Titre. L'Épigraphe est pour le fonds, le Titre n'est que pour la forme de ce Livret.

Deux siècles & plus n'ont pu faire oublier les *Quatrains de Pibrac*, & c'est-là, sans doute, leur plus bel éloge. Les vieillards les citent encore dans nos Provinces; mais on ne les lit plus dans la Capitale: leur style suranné, & plus encore, la révolution arrivée dans nos mœurs, n'invitent point à chercher dans ce monument

respectable le nerf, la naïveté & même la philosophie qui s'y trouvent & qu'on doit regretter. En vain a-t-on voulu rajeunir cette *belle* (*) *vieillesse* par un Commentaire dont elle avoit besoin, il est vrai; les *Quatrains de Pibrac, du Faur & Mathieu*, rassemblent à ces Châtel

(*) Ainsi est intitulée une Edition des *anciens Quatrains de Pibrac, du Faur & Mathieu, avec des remarques Critiques, Morales & Historiques, par l'Auteur de celles sur la Rochefoucault*, (l'Abbé de la Roche) Paris 1767. in-12.

Voici une de ces remarques Critiques, Morales & Historiques :

Des Auteurs Chrétiens ont presque canonisé le sage Socrate ; cependant Socrate, le plus sage de tous les Grecs, n'étoit qu'un Idolâtre...
Page 5.

Ce Volume de plus de 500 pages est partout de ce style & dans cet esprit. Que le Lecteur consulte cependant la Préface qui renferme un court Historique des Quatrains. Voyez aussi Baillet & le P. Nicéron.

antiques , dont la masse solide & pittoresque frappe le Voyageur & le porte au recueillement ; mais où il n'est guère tenté de séjourner.

Il faut pourtant convenir que la forme de ces petits Ouvrages élémentaires étoit heureusement trouvée. Un point de Morale resserré dans quatre lignes mesurées & rimées , doit frapper bien autrement qu'une tirade de Prose , quelque concise qu'on l'imagine.

Cette idée m'a parue digne d'être renouvelée. Ainsi, sans chercher à lutter contre la vénérable Antiquité , (comme il est arrivé à plusieurs modernes téméraires) j'ai cru devoir augmenter encore la foule des Livres Moraux , persuadé qu'il ne fau-
roit trop y en avoir dans ce genre qui doit être celui de tout le monde , quand ils seroient tous médio-

ces. Le mérite du style est nul pour les trois quarts des Lecteurs, qui ne veulent & n'ont besoin que de s'instruire.

N'ayant pas craint (séduit par l'espoir d'être utile) de faire des Quatrains à l'imitation de Pibrac; j'ai apprehendé bien moins encore de les accompagner d'une glose, à l'exemple de son Commentateur.

Puisse cet Opuscule mériter l'accueil de quelques familles honnêtes! Puisse-t-il produire un seul retour à la Vertu! c'en seroit assez pour répondre à ceux qui auroient le courage d'en chercher toutes les taches.





LE LIVRE
DE
TOUS LES AGES,
OU
LE PIBRAC MODERNE.



PROLOGUE.

MA main aime à tracer le nom de la VERTU,
Ma bouche à l'exprimer, mon oreille à l'entendre:
Placé dans tous mes Vers, lu cent fois & relu,
Qu'on apprenne ce Nom dès l'âge le plus tendre!

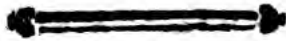




I.

L'INNOCENCE.

D'UNE Plante étrangère avez-vous connoissance ?
 Née au lever du jour, fiétrie à son coucher,
 Comme la *sensitive*, elle cède au toucher;
 Un souffle la détruit : on l'appelle INNOCENCE.



ON pourroit appliquer à l'*Innocence* ce
 que J. J. Rousseau a dit du *Génie*.

Ne cherche point, Lecteur, ce que c'est
 que l'*Innocence*. En as-tu ? tu la sens en toi-
 même : n'en as-tu pas ? tu ne la connoîtras
 jamais.



II.

DÉFINITION DE LA VERTU.

LA VERTU!... Nom sacré! Périffe l'âme vile
 Qui l'entend prononcer & demeure tranquile!
 Qu'est-ce que la VERTU?... Pesant Differtateur,
 La réponse doit être écrite dans ton cœur.



LA Vertu ne doit & ne peut être définie.
 C'est par le sentiment seul & non par des
 mots qu'on en connoît la nature. La femme
 de ton ami est belle & tu l'aimes; son
 époux s'absente; l'épouse t'appelle à ses
 côtés; iras-tu chez ton ami absent? & si tu
 y vas, en sortiras-tu comme s'il étoit pré-
 sent? Ta conduite fera ta Vertu.

Ton épouse infirme reclame tes soins
 assidus en échange des plaisirs purs qu'elle
 t'a prodigués dans un tems plus heureux;
 auras-tu l'ingratitude de désertter la maison
 conjugale pour aller porter tes hommages
 & sa dot aux pieds d'une autre femme?
 Parle. . . . Que je sache si j'ai encore un
 ami.

Tu as l'oreille & le cœur de ton Souverain ; une Province dépouillée te charge de lui présenter ses justes plaintes contre un vorace Intendant ; l'Intendant de son côté t'offre la moitié de la dépouille des peuples confiés à ses soins : te rendras-tu aux cris d'une foule d'infortunés qui ne te promettent que des bénédictions , ou aux promesses d'un vil Monopoleur , qui étale à tes yeux des monceaux d'or ? Ton choix définira mieux la Vertu que tous nos Moralistes.



III.

DE LA BIENFAISANCE.

LES faits du grand CONDÉ , les Vers du grand
ROUSSEAU ,

Les marbres de PUGET, les concerts de RAMEAU,
Tous ces beaux Monumens de notre intelligence,
Mortels , ne valent pas un trait de Bienfaisance.



ON lit avec admiration les exploits d'Alexandre & de Henri ; mais qu'on est affecté bien plus délicieusement quand on suit le premier dans la tente de Darius , & qu'on voit le second nourrir son peuple rebelle ! Ils étoient d'abord ; ce dernier trait les fait aimer. Autant les Arts sont au-dessus de la barbarie de l'Ignorance , autant la Bienfaisance surpasse les Talents. Tous les hommes ne peuvent & ne doivent pas être Guerriers, Orateurs ou Peintres ; mais tous les hommes peuvent & doivent être Bienfaisants. Sans la Bienfaisance , le commerce de la vie ne sauroit fleurir , ne pourroit pas même subsister. C'est le lien le plus doux &

LE LIVRE

le plus fort entre les hommes, entre les nations. La meilleure politique d'un Prince seroit la Bienfaisance. Un Peuple artiste rend ses voisins jaloux & tributaires de ses talens; un Peuple courageux ne craint pas ses ennemis; un Peuple Bienfaisant n'a que des amis.



IV.

DU VRAI MÉRITE.

LOIN des sentiers battus , le Mérite modeste
 Chemine à petits pas , sans livrée & sans bruit ;
 Timide & méfiant , il ne sort que la nuit :
 Hélas ! un trop grand jour lui fut souvent funeste.

LE vrai Mérite vit inconnu & à l'écart ,
 autant par goût que pour sa sûreté. Dans les
 Sociétés , quand il s'y hasarde , on le reçoit ,
 mais on lui fait un froid accueil ; on est con-
 traint devant lui ; il y joue le rôle d'un vieil-
 lard qui sans en être invité viendrait s'asseoir
 au banquet d'une troupe de jeunes débau-
 chés.

Si vous voulez rencontrer le Mérite , ne
 le cherchez point au milieu des fêtes tumul-
 tueuses ; ne le cherchez point sous l'antre
 obscur & détourné de la chicane ; il n'est
 point dans les temples de Plutus ni aux pieds
 des autels de la Superstition ; il ne fréquente
 point les bosquets criminels de Sybaris :
 le Mérite n'est point confondu parmi ces

Courtisans qui assiégent tous les matins la porte des Palais & assistent en tremblant au lever du Prince, semblables à ces insectes éphémères qui doivent leur existence à un rayon du soleil naissant. Ne cherchez point le Mérite dans les rangs élevés, où l'on ne peut être placé que par la brigue ou le hasard. Le Mérite ne demande rien; il attend & veut être prévenu. D'ailleurs, jamais sût de lui-même, il ne s'apprécie pas, il se laisse apprécier. Vous le trouverez aux dernières places, & parce qu'elles sont moins périlleuses, & parce qu'il ne se croit digne que de celles-là. Princes, ne rougissez point de faire les avances, quand vous aurez le bonheur de découvrir sa retraite. Allez vous-même au-devant du Mérite, & plus par vos égards que par des récompenses fastueuses, gagnez sa confiance, ménagez sa timidité.



DE TOUS LES AGES.

V.

DE LA PROPRIÉTÉ.

R E S P E C T E la chaumière où le Pauvre vit libre
N'attaque point le droit de la Propriété :
Sacré pour les Rois même, il maintient l'équilibre
Et sert de base aux loix de la Société.

A T T E N T E R à la liberté du Pauvre
c'est attaquer son existence. Le riche sen-
sible & honnête n'approche du chaume d'
l'indigent qu'avec les mêmes égards qu'
observe en approchant du sanctuaire. Le
pauvre est le dernier des hommes hors d'
son foyer ; chez lui, il est Roi. Malheur
ces hommes durs & puissants qui vont in-
sultant l'Infortune jusques sur son fumier
Mais dévouons à l'exécration publique
l'homme en place qui abuse de son autorité
précaire pour oser toucher à la Propriété
Que de craintes l'insensé se prépare ! L'Hu-
manité au désespoir, en appellera contre lui
à la loi du talion ; son égal opprimé joindra
sa juste cause à celle d'une foule d'autres

infortunés ; & l'Oppresseur , pour racheter sa vie , se trouvera trop heureux d'abandonner son domaine accru du domaine de ses foibles vassaux.

Mais pour qui les loix ont-elles été créées, si ce n'est pour assurer au foible Propriétaire la paisible possession du modique héritage , que lui ont transmis ses ayeux & qu'il conserve à ses descendans comme un dépôt ? On ne sauroit trop le redire : le champ du Pauvre est sacré ; il n'est permis au Riche d'en approcher que pour y semer les bienfaits.



VI.

DU BON EMPLOI DE LA VIE.

QUAND pour l'humanité le jour n'est point perdu,
Le sommeil est plus doux, la nuit est une fête :
La nuit dépend du jour ; un service rendu
Est un doux oreiller pour reposer la tête.



VOULEZ-vous avoir une bonne nuit ?
Faites un bon emploi du jour qui la précède : il n'est point d'infortunés qui ne se sentent soulagés quand ils ont fait une bonne action. Je ne connois point de remède plus efficace pour guérir un malade attaqué de l'ennui de la vie , que de lui proposer un acte de générosité , un service à rendre : s'il s'y refusoit , on peut le laisser mourir ; il n'est plus digne de vivre. Il est des Sages (en petit nombre) qui tous les soirs , retirés dans l'intérieur de leur maison , avant de se livrer au sommeil , se rappellent dans le plus grand détail , tout ce qu'ils ont fait pendant la journée. Qu'ils sont satisfaits , qu'ils goûtent un doux repos , si , après cet

examen impartial, ils peuvent dire : « Je » n'ai pas perdu un seul moment de ma » journée ! » Heureux celui qui auroit tenu un pareil registre, & qui auroit rempli tous les jours d'une longue vie ! Heureux du moins celui qui ne se dissimulant point ses erreurs, apprend à en revenir, & qui ne craint pas de rougir devant soi, pour n'être point obligé de le faire devant les autres.



VII.

DE LA SÉCURITÉ DE L'HONNÊTE
HOMME.

QU'IL dorme en un désert, au fond d'un bois
sauvage,

Dans un camp ennemi, sous un ciel orageux,

Ou bien sur le vaisseau prêt de faire naufrage !

Il n'est point de danger pour l'Homme Vertueux.



UN vil Parvenu qui, du haut de son char, scandalise par un luxe insolent le Sage à pied dont il détourne la marche droite & tranquile, ne comprendra rien à ces Vers. Une femme couverte de pierreries, gage de son deshonneur, qui daigne à peine s'appercevoir qu'à sa porte gémit une autre femme indigente parce qu'elle est honnête, auroit des vapeurs si on lui lisoit ce passage paradoxal. Ces Vers demandent d'autres Lecteurs. Malheur à celui qui n'étant pas assez convaincu du charme attaché à la Vertu, douteroit de cette vérité. Si quelque mortel peut jouir d'une douce, d'une

B

entiere sécurité, ce ne peut être que celui qui la place dans la vertu.

Archimède tout entier à ses calculs savants, ne s'appercevoit pas que l'ennemi étoit à ses côtés, que déjà le fer menaçoit sa tête. Tel est l'Homme juste. Il ne prévoit aucun péril; il ne craint aucun mal, parce qu'on ne peut lui ravir le seul trésor dont il soit jaloux, sa Vertu. S'il meurt, la mort ne peut le surprendre dans un moment plus favorable; sa tâche est remplie, il a fait son devoir. S'il est privé de la liberté, il n'y a que son corps qui soit sous les chaînes de l'oppression. Libre par la pensée, il jouit de lui-même, il s'élançe en esprit aux lieux qui lui sont chers; du fond de sa prison, il voit couler les larmes de ses amis. Il est son univers, si l'univers l'abandonne. Il en appelle à son cœur & sa conscience l'absout, quand l'injustice le condamne. Il a perdu ses biens, sa liberté, sa réputation; mais il a conservé sa Vertu.

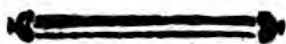


VIII.

DES MŒURS.

GARDEZ sur-tout vos MŒURS. Les bonnes
MŒURS, Amis,

Servent dans tous les tems, sont de tous les pays :
L'Auteur doit les chanter, l'Artiste doit les peindre,
Et même le Méchant s'étudie à les feindre.



ON ne sauroit trop veiller à l'observance exacte des Mœurs. C'est un manteau dont on ne peut trop recommander l'usage à ceux qui veulent voyager sur le chemin de la vie avec agrément & en sûreté. Ce manteau entre dans le costume de tous les Peuples, il a son usage indispensable pendant toutes les saisons. Au printems de la vie, il défend des variations & de l'effervescence de l'âge ; pendant les ardeurs brûlantes du midi, il repousse les traits d'un astre dangereux & garantit de l'influence des passions trop vives. Au déclin des ans, il épargne bien des incommodités fâcheuses & prolonge l'existence. Aussi ceux qui l'ont perdu ou mis

en morceaux en empruntent aussi-tôt un semblable. Mais l'artifice est trop grossier ; on ne peut feindre les Mœurs longtems. Que tous les membres de la société concourent donc au maintien des Mœurs ! c'est le salut général. Des Mœurs, des Mœurs ! Voulez-vous sçavoir si un peuple est heureux ; ne vous mettez pas en peine d'apprendre sous quelle forme de gouvernement il vit ; contentez-vous de demander s'il a des Mœurs.



IX.

SUR LE CHOIX D'UNE HABITATION.

O TOI ! qui veux bâtir , descends de la montagne,
 Que la foudre sillonne & que bat l'Aquilon ;
 Suis les pas de ce fleuve errant dans la campagne ,
 Et choisis pour séjour le paisible vallon.

EN faisant choix d'un tel domicile , vous n'aurez qu'une vue bornée ; votre maison ne fera point remarquée du Voyageur curieux ; il ne s'arrêtera point pour la contempler & en tracer le plan ; mais aussi vous n'excitez point l'envie. Des voisins ambitieux & puissants , jaloux de votre position avantageuse , n'emploieront point leur crédit pour vous en déposséder. Quelque Sage , charmé de la tranquillité des lieux que vous aurez adoptés , portera ses pas incertains autour de votre douce habitation & souhaitera de se fixer auprès de vous. Il jugera vos cœurs d'après vos goûts. Sous votre toit de chaume , vous vous ferez des amis ; dans les palais , on ne rencontre que des parasites.

Oui : laissons les plus intrépides gravir avec peine jusqu'au sommet de la plus haute montagne ; plus sages , élevons l'édifice de notre fortune dans une vallée riante , à l'abri des chaleurs orageuses de l'été & des tristes frimats de l'hyver. Ecartons-nous des routes trop fréquentées. L'homme , pour être heureux , doit éviter avec le plus grand soin de se montrer le rival de son semblable. Il est tant de sentiers où l'on pourroit rencontrer le Bonheur d'autant plus sûrement qu'on est moins tenté de l'y chercher !

Qu'il est doux , du fond d'un vallon solitaire , d'entendre le tumulte & les orages murmurer au loin , d'en être le Spectateur sans craindre d'en devenir la victime ou la cause ! Qu'il est doux de pouvoir ouvrir sa porte à des malheureux fuyant les chagrins du grand monde , de les faire asseoir devant un foyer modeste & commode , & de les entendre se reprocher d'avoir préféré un séjour brillant & peu sûr à un asyle humble , mais à l'abri du souffle inconstant de la fortune.



X.

DE L'ANCIEN PROCÈS ENTRE L'OR
ET LA VERTU.

SUR les foibles humains deux Puissances rivales
Exercent leur pouvoir tour-à-tour combattu ;
Leurs débats, de nos maux font les sources fatales :
Qui reconciliera l'Or avec la Vertu ?

CET ancien Procès n'est pas encore près d'être jugé, & en attendant la Sentence définitive qui peut-être ne sera jamais rendue, les bons en payeront les dépens, & les méchants se feront donner des épices. Cependant n'y auroit-il aucun moyen de rendre l'Or ami de la Vertu ? Seroit-il donc impossible de faire entendre aux riches qu'ils ne l'ont pas toujours été, ou qu'ils peuvent cesser de l'être ? *Richesse & Bienfaisance* ne devroient avoir qu'un même sens dans toutes les langues. Qu'est-ce que de l'or dans un coffre ? ce n'est que de l'or : versé dans le sein de l'indigence, ce n'est plus ce vil métal, c'est le gage de la sensibilité & le

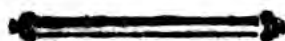
signe représentatif de la Vertu. Qu'un mortel né bienfaisant est à plaindre, quand il n'est pas opulent ! Mais qu'un riche est bien plus malheureux quand il n'est pas bienfaisant ! La vertu sans l'or est quelquefois stérile ; l'or sans la vertu est toujours pernicieux.



XI.

LES DEUX LIVRES PAR EXCELLENCE.

O VOUS, Amateurs froids d'une vaine lecture,
Pour consulter les morts, vous fuyez les vivans :
Voulez-vous être admis au rang des vrais Savans
Lisez le Cœur humain, contemplez la Nature.



O UVERTS pour tous ceux qui peuvent les étudier, ces deux Livres, écrits dans une langue universelle, ne fourmillent pas d'erreurs, ainsi que tous ces Volumes poudreux, qui font gémir par leur poids les rayons de nos vastes Bibliothèques. On trouve ces deux Livres par-tout, dans la solitude rustique, sous les lambris vernissés des Palais. Par-tout, on peut les consulter ; mais il n'est pas donné à tous les yeux de lire les caractères qui y sont tracés. Il ne faut point entreprendre leur interprétation pendant le tumulte des passions. Pour les comprendre & en suivre l'enchaînement, ils exigent en même tems le sens froid

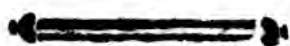
de la raison & le tact du sentiment. La connoissance de ces deux Livres peut suffire pour apprécier tous les autres , & même pour s'en passer. Plus on s'en écarte , plus on s'égaré. La Bibliothèque de Socrate n'étoit pas volumineuse. Il s'étoit borné à ces deux Livres , qu'il feuilletoit sans cesse. Aussi fut-il le plus sage des Grecs , & peut-être des Hommes.



XII.

DE LA COUR.

FUYONS les Cours ! Fuyons ces lieux où les
Intrigues ,
Où les fots Préjugés, où l'Envie & les Brigues
Trahissent la Vertu, blessent la Vérité ,
Et des cœurs avilis chassent l'Humanité.



CENT fois heureux le Peuple qui ne pourroit point répondre à l'Etranger qui lui demanderoit : *Où est la résidence de votre Roi ? Où est la Cour ?* En effet, un bon Roi devoit-il favoriser à jamais de sa présence un lieu plutôt qu'un autre ? Un Empire ne seroit-il pas mieux connu de son Prince , & par conséquent n'en seroit-il pas mieux gouverné, si chaque Province successivement lui seroit de séjour. Ainsi le Soleil, Roi de la Nature, en visite tour-à-tour les différens climats & fait luire en tous lieux ses rayons bienfaisans. Si les Souverains imitoient cet astre auquel on les compare si souvent, & souvent si mal-à-propos, on

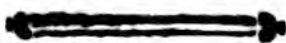
leur en imposeroit plus difficilement : des Courtisans ambitieux ne trouveroient point le tems nécessaire pour ourdir la trame criminelle de leurs projets anti-patriotiques : chaque Ville admise tour-à-tour à l'audience de son Roi, lui représenteroit directement ses besoins, sans en charger des Ministres foibles ou intéressés. Alors on verroit cesser ces déclamations inutiles, mais trop justes, contre la Cour & ses abus. Elle deviendrait l'asyle de l'opprimé, le Tribunal redouté de la Justice & le Sanctuaire de la Bienfaisance ouvert à tous les Ordres de l'État.



XIII.

DES CONSEILS.

AMI , mêle tes pleurs aux pleurs des Malheureux ;
 Ramène en son chemin l'aveugle qui s'égare ;
 Offre au Vieillard caduc un bras officieux :
 Sois prodigue de soins . . . de Conseils sois avare.



IL est aussi aisé de rendre de bons offices qu'il est difficile & même dangereux de donner des Conseils ; & cependant les donneurs d'avis sont aussi communs qu'il est rare de rencontrer des hommes officieux. L'amitié ne doit bien souvent les refroidissemens , ou même les ruptures , qu'aux Conseils légers ou imprudens. Il ne faut qu'un avis indiscret pour désunir une famille , rompre une société entière. Mais des secours libéralement administrés , de bons offices toujours soutenus , des bienfaits prodigués à propos , ne peuvent avoir de mauvaises suites. On risque moins d'ouvrir son trésor que sa bouche ; mais l'un est plus aisé que l'autre. Combien de fois n'a-t-on été libéral de Conseils ,

que pour être avare de bons traitemens. Un Indigent est à ta porte ; sa présence importune effarouche les plaisirs qui environnent ta table voluptueuse ; ton œil distrait l'aperçoit à peine , & pour te délivrer de cette vue chagrine , tu ne lui fais dire par l'organe insolent de tes valets que ce seul mot : *Travail* ! il ne te demandoit pas ce conseil , mais une occasion de l'exécuter.

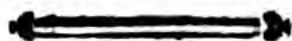
Les Conseils ressemblent à de la fausse monnoie : on la reçoit sans l'examiner ; on la fait entrer dans le commerce sans méfiance ; on se croit riche. Mais on la reconnoît à l'épreuve.



XIV.

SUR LE RESPECT DÛ A LA VIEILLESSE.

SUR le front du Vieillard tes devoirs sont écrits,
Jeune Homme! Du Vieillard honore la présence:
Ouvre une oreille avide à ses prudens avis,
Et sur ta bouche alors mets le doigt du silence.



LE jeune homme ne devrait approcher d'un vieillard qu'avec le saint respect dont il est pénétré en voyant ces bronzes antiques, qui transmettent à nos yeux les traits vénérables d'un Socrate ou d'un Titus. Quel est le voyageur assez stupide pour fouler aux pieds, sans égards, les ruines d'un vieux Temple où sont empreints des caractères savans, propres à éclairer l'observateur qui les consultera? Les vieillards devroient être les seuls livres de la jeunesse. Les leçons vivantes qu'elle en recevrait, feroient sur elle une impression bien plus profonde & plus durable.

Un jeune homme persisteroit-il dans ses projets de vengeance, après avoir entendu

un vieillard lui dire avec la dignité que donne l'expérience : mon fils , toutes les fois que j'ai pardonné , j'ai goûté un plaisir beaucoup plus grand que lorsque je me suis laissé emporter à mon ressentiment ; j'ai vû le vindicatif consterné , repentant & déchiré par les remords ; je l'ai vû plus d'une fois pleurer sur la victime qu'il venoit de s'immoler.



XV.

DES HOMMES NATURELLEMENT
VERTUEUX.

AMI du bien par goût & sage sans étude,
 Heureux qui de lui-même incline à la Vertu!
 Heureux qui d'être bon s'est fait une habitude;
 Et jouit de la paix sans avoir combattu.



IL est des hommes heureusement nés, aux yeux desquels la Vertu paroît une chose aussi naturelle que la vie & toutes les fonctions animales. Pour eux la Vertu est l'aliment de l'âme, comme le pain celui du corps. Ils s'en font un besoin. Elle est pour eux un meuble indispensable & commode pendant leur séjour sur la terre; ils ne pourroient s'en passer ni exister sans en faire un usage journalier. Un homme sans Vertu est une énigme qu'ils ne peuvent deviner.

De semblables caractères sont rares; ils ne le seroient pas, si la mauvaise éducation, des exemples dangereux & mille autres circonstances ne dérangoient les sages projets

de la Nature. Socrate disoit qu'il étoit né avec des inclinations vicieuses ; mais qu'en veillant sur lui-même avec sévérité , il avoit corrigé les défauts de sa naissance. Ce sage Athénien ne parloit ainsi que pour encourager ses concitoyens à devenir meilleurs. Socrate étoit né bon & avec ce goût naturel pour la Vertu qui le rendit capable d'en être l'Apôtre & le Martyr.



XVI.

LA SCIENCE DES BIENFAITS.

DÉROBE tes bienfaits avec autant de soins
 Que l'Hypocrite en met à déguiser ses vices ;
 Sois humain sans le dire & juste sans témoins :
 Le Sage agit tout seul ; le crime a des complices.



PAR-TOUT, dit-on, on ne rencontre que des ingrats ; mais il n'en est peut-être tant, que parce qu'on ne fait pas obliger ; la science des bienfaits n'est pas assez connue. L'Amour-propre de celui qui reçoit un bienfait, est déjà offensé ; il se croit tacitement inférieur à son Bienfaiteur. Si celui-ci va publiant en tous lieux ses services rendus, celui qu'il oblige ne s'en trouve que plus humilié encore, & il se croit quitte d'un bienfait qu'il a payé de son humiliation. D'ailleurs, en faisant part de vos intentions généreuses, il semble que vous doutez si elles le sont en effet ; il semble que vous preniez un conseil pour faire le bien ; on n'en doit prendre que quand on craint

de faire le mal. Il y a des hommes bienfaisants qui ne paroissent l'être que pour donner une idée de leur pouvoir sur leurs semblables. Ils pensent plus à eux qu'à l'infortuné qu'ils obligent. Tels que des Saltimbanques qui dans nos places publiques ne font usage de leurs membres que pour faire parade de leur force ou de leur souplesse , ils n'ouvrent leurs trésors que pour instruire le public qu'ils les possèdent. L'homme véritablement bienfaisant l'est par besoin , par penchant. Il seroit toujours le même quand il n'existeroit sur la terre que lui , & le malheureux dont il seche les larmes.



XVII.

DU JEU.

N É de l'oïfiveté , pere de l'indigence ,
 Le Jeu devient toujours l'écueil de l'Innocence ,
 Victime du hafard , pour réparer les torts ,
 Souvent on fe permet les plus honteux refforts ,

ON fe plaint de la briéveté de la vie ; la mort vient toujours trop-tôt ; on n'a pas eu le tems d'exifter , fi l'on en croit les hommes. Si on les juge d'après l'emploi qu'ils font du petit nombre de leurs jours , ils ne favent qu'en faire. Ils imaginent toutes fortes de moyens pour en abréger la durée , fardeau incommode qui leur pèse ; & ce qu'ils reprochent à l'enfance , devient la plus fréquente & la plus sérieufe occupation de l'âge mûr. L'homme au berceau construit des châteaux avec des cartes ; l'homme-fait ne s'en fert point pour bâtir , mais pour renverfer le fragile édifice de fa fortune. L'Humanité réclame en vain quelques momens d'une journée dont on perd la moitié au jeu.

L'Innocent gémit & se consume sous les chaînes, pour laisser le tems à son juge d'enrichir le fripon qui l'amuse. Une Marâtre relègue au fond d'une province son enfant nouveau-né, à la merci d'une mercenaire mal payée, pour s'adonner toute entiere aux caprices ruineux du hafard aveugle. Entourée de joueurs inhumains, elle oublie qu'elle est mère, & que mille dangers assiègent le berceau de son fils. Quand valétudinaire, il reviendra dans la maison paternelle, il n'y retrouvera plus que l'indigence ou un luxe honteux, soutenu aux dépens de la probité des auteurs de ses jours, voués à l'infamie ou à la misère.



XVIII.

DE L'AMOUR FILIAL.

LA MAISON Paternelle est un Temple sacré ;
 Les Auteurs de nos jours en sont les Dieux propices,
 Et l'Amour Filial , dans son culte épuré ,
 (Aveugle ,) doit bénir jusqu'à leurs injustices.



L'AMOUR filial n'est pas une vertu de simple spéculation ; les Chinois lui doivent leur bonheur. C'est par l'exercice religieux de ce sentiment si naturel, que l'empire le plus vaste de la terre en est aussi devenu, sinon le plus brillant, du moins le plus heureux. Tout y a pour base le respect inviolable des enfans envers les auteurs de leurs jours. Et en effet, de tous les bienfaits, celui de la vie & de l'éducation n'est-il pas le plus signalé ? Et ceux auxquels nous le devons, ne sont-ils pas en droit d'attendre de nous un entier dévouement & une déférence sans bornes, sans restriction, même quand ils sont dans l'erreur ? Un fils ingrat sera pere dur, époux infidèle, ami équivoque,

mauvais citoyen. Qui manque aux devoirs de famille, manquera aux devoirs de la société, qui n'est que la famille universelle de tous les hommes réunis pour l'avantage commun.



XIX.

DE LA GAÏETÉ.

APPELLE en ta maison l'innocente Gaïeté ;
 Elle aide à supporter la fortune ennemie ;
 Fille de la Vertu , mere de la Santé ,
 Elle seme de fleurs le chemin de la vie.

LA GAÏETÉ est le coloris du tableau de la vie : c'est elle qui nous la fait aimer ; sans elle point de jouissances. Les richesses, les honneurs, les talens, la santé, même la Vertu, perdent beaucoup de leur prix, si elle ne vient pas les assaisonner de son sel piquant. Elle est dans le monde moral ce que le Feu-élémentaire est dans la Nature : sans lui, tout languit, tout est mort, sa présence donne du ressort à tous les êtres. Mais qu'ai-je dit ; même la Vertu. La Vertu est la mère de la Gaïeté. Quand l'âme est pure & tranquille, la sécurité se peint sur notre front, le sourire habite sur nos levres ; tout se change en plaisirs.

Presque toujours l'excès est un obstacle à

D

la Gaieté. Quand on possède beaucoup, on a beaucoup à perdre. Qui est élevé bien haut, craint d'autant plus sa chute. Qui est trop éclairé a pour ennemis tous les ignorans. La seule Médiocrité est l'élément de la joie ; ainsi que de la Vertu. Courbé sous le fardeau de ses instrumens rustiques, le Laboureur dont la conscience est légère, chante en reprenant ses travaux, ainsi qu'en les quittant. La moisson a-t-elle trompé ses espérances ? la Gaieté pour quelque tems désertera son foyer ; mais au premier beau jour, elle y rentrera, ramenée par un sourire de sa douce compagne & de ses enfans trop jeunes encore pour prendre part à ses chagrins. Qu'on se défie de qui ne rit jamais, de celui dont l'œil sombre & couvert voit tous les objets à travers un crêpe funèbre, & s'offense de rencontrer des visages séréins. L'honnête-homme est semblable à un enfant : sans méfiance, content de peu, il oublie les chagrins de la veille, & repousse ceux du jour, en espérant mieux du lendemain.



X X.

DE L'OR.

AMI, dans tes traités, observe la Justice;
 Pour conserver l'Honneur, sois plutôt pauvre encor;
 Un trésor ne l'est plus, s'il est le prix du vice;
 Avec une âme intégrè on n'a pas besoin d'Or.



OUI! sans Or, on peut être heureux; on ne peut l'être, avec l'Or seul. L'Honnête-homme indigent, s'il ne peut vivre, fera mourir; celui qui n'est que riche ne fait point vivre, & craindra la mort: l'un brave l'opulence; mais l'autre ne sauroit braver la misère. Ne nous laissons donc point abattre par les sacrifices que la Vertu exige de nous; ne nous laissons point tenter par les offres brillantes que nous fait le vice pour nous séduire. L'Or; en passant par les mains du crime, perd toute sa valeur, en conservant tout son éclat. Est-on si à plaindre, quand sous le chaume on peut se rendre ce témoignage: je suis pauvre; mais les haillons qui me couvrent sont la livrée de l'Honneur:

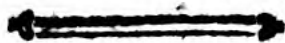
je suis pauvre ; mais sans cette indigence , je n'aurois peut-être aucune preuve à donner de mon intégrité. Mes titres ne sont point écrits par la main du mensonge sur un parchemin rongé des vers : je les porte sur mon front mouillé des sueurs d'un travail utile à ma Patrie. Au bas de la roue de la Fortune , je ne crains plus de chute.



XXI.

DE LA TOILETTE.

POURQUOI tous ces rubis enchâssés à grands frais ?
Tous ces vains ornemens, cette magnificence,
Ne peuvent vous prêter que de foibles attraits :
Belles, votre parure est la simple Innocence.



LA Toilette est l'autel sur lequel les femmes, trop souvent inconséquentes, sacrifient la noble simplicité de la Nature aux caprices de l'Art. Tout cet appareil recherché vaut-il les soins de la propreté ? Les Belles ne devroient-elles pas être choquées en voyant tous ces apprêts ? Ne se disent-elles pas quelquefois : Je ne puis donc plaire que par emprunt ! Si je fais usage de tous ces accessoires, je cesserai d'être moi ; ce sera une autre que moi que l'on admirera. J'ai donc bien peu de ressources par moi-même. . . . Sexe aimable, vous en avez assez pour plaire, sans recourir à tous ces ornemens étrangers : le sourire de la Candeur, le voile de la Modestie, les grâces du main-

tien , l'incarnat de l'Innocence ; voilà ce qui peut vous attirer en tous les tems & en tous les lieux , des hommages vrais dont vous n'aurez point à rougir & qui n'appartiendront qu'à vous seul.

Une Dame Romaine ne portoit jamais de pierreries ; d'autres Citoyennes lui en faisoient un reproche & exigèrent qu'elle leur montrât ses bijoux. Elle fit appeller ses enfans , & dit en leur présence : *Voilà ma parure.*



X X I I.

CARACTÈRE DE L'HOMME BIENFAISANT.

N'ATTENDS pas que le Pauvre à tes yeux se présente ;

Prévenir le besoin , c'est doubler le bienfait :

Riche , cache , en donnant , ta main compatissante ,

Et choisis pour témoins la nuit & le secret.



CELUI-LA n'est pas Bienfaisant qui paroît céder , plus aux importunités de l'indigence qu'aux sentimens de l'humanité. Celui-là n'est pas Bienfaisant qui joue la Bienfaisance , comme un acteur s'acquitte de son rôle pour se faire applaudir par une foule de spectateurs , & qui seroit peut-être avare aussi indifféremment , si l'avarice lui pouvoit attirer les mêmes éloges. Celui-là seul mérite le titre sublime d'Homme Bienfaisant , qui ne pense à jouir du superflu que quand il a fait jouir ses semblables du nécessaire ; qui n'attend pas l'occasion pour faire une bonne action , qui la cherche & souvent la fait naître. Celui-là seul mérite d'être appelé

Bienfaiteur, qui entre sous le chaume de l'Infortuné comme un Débiteur chez son Créancier ; qui, pour ménager la délicatesse de ceux qu'il oblige, couvre ses bienfaits sous le manteau du mystère ; trop heureux lorsqu'il n'y a que le témoignage seul de sa conscience qui les lui rappelle.



XXIII.

DE L'AGE D'OR.

ON dit qu'il fut un tems appelé l'AGE D'OR,
 Où l'on sacrifioit à la Vérité nue,
 Où marchoit d'un pas sûr l'Innocence ingénue :
 Pour les cœurs Vertueux ce tems existe encor.



L'HOMME de probité, en rentrant dans son cœur, croit sans doute à l'âge d'Or, & il a raison. Le Méchant, en s'appréciant, a raison aussi de croire à l'âge de Fer. Le premier, trop peu défiant & trop souvent la victime de sa douce erreur, ne s'en voit tirer qu'avec chagrin. Il revient toujours à sa chimère que l'expérience cruelle voudroit lui enlever. Dupe de sa bonne-foi, il aura de la peine à se corriger. Il se trouvera trop heureux, s'il peut rencontrer un cœur semblable au sien ; ah ! c'est alors qu'il s'écriera : je ne m'étois donc pas trompé ? Oui : il fut un tems où le nom de *Bonheur* n'étoit que le synonyme de celui de *Vertu*, & ce tems existe encore. Les injustices qui s'exercent,

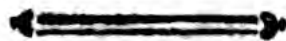
deviendroient-ils , ces Nobles ingrats , si le Peuple qui les nourrit , leur retiroit sa main laborieuse & bienfaisante. Le Peuple doit toute sa reconnoissance aux Guides éclairés qui dirigent ses travaux , & il n'est que trop porté à idolâtrer ses Chefs qu'il veut bien appeller ses *Maîtres* , & ces Chefs orgueilleux ne devoient rien à leur tour à ceux qui les constituent ce qu'ils sont ! Mais le Laboureur , qui conduit péniblement sa charrue , pouvoit aussi bien naître dans la pourpre. Qu'a fait de plus que lui le Despote , sous lequel il gémit ? . . . Trop heureux les Sujets dont le Souverain se rappelleroit sans cesse qu'il ne l'est que par le Hasard , & qu'il ne peut justifier le hasard que par ses Vertus.



XXV.

DES ROIS.

VOULEZ-vous sur le trône illustrer votre vie ?
Rois, que le Bien Public soit votre unique objet !
Obéissez vous-même aux Loix de la Patrie ;
Un Roi n'est de l'État que le premier Sujet.



UN Roi qui remplit ce titre, est une victime parée, il est vrai, de guirlandes & engraisée aux dépens du Peuple ; mais qui doit s'immoler journellement au salut de ceux qui le nourrissent. Un Gouvernement bien constitué ne doit avoir que les Loix pour véritable Souverain. Celui qui regne doit être l'esclave du Code National, il doit le premier courber sa tête sous le joug des Loix, avant d'y soumettre son Peuple trop porté à l'imiter.

Il existe une Nation (que nous appellons Barbare) qui possède une coutume, digne de devenir celle de toutes les Nations. Ce Peuple a des Chefs ; mais ils ne s'asseoient jamais sur le trône occupé en tout tems par

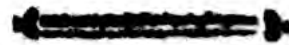
le Livre de la Loi. Quatre vieillards éprouvés en font les gardiens , mais jamais les interprètes. Faut-il négocier un traité , percevoir un nouvel impôt ? &c. On consulte ce Livre aussi sacré que la personne de nos Rois. Ce Prince muet n'en est pas moins absolu. Ce sage Recueil , composé de toutes les lumières du Peuple , assemblé à cet effet , & d'après son consentement , lui sert véritablement de Roi , & prévient toutes ces révolutions funestes , causées par le trépas , l'imbécillité , les passions , la minorité , &c. &c. &c.



XXVI.

DE LA VÉRITÉ.

COUVERTE d'un manteau, pour n'être pas connue,
Toujours errante, il est une Divinité,
Sans asyle, sans culte, & par-tout mal venue:
Reconnois à ces traits l'auguste VÉRITÉ.



ON ne connoît la Vérité que sur parole. Il en est d'elle comme du Phénix, personne ne l'a vu & tout le monde en parle. C'est que, comme cet oiseau prétendu, la Vérité est une. Ainsi que lui, elle se plaît dans les lieux solitaires. Aucun mortel n'a encore découvert sa retraite. Quelques-uns, pour montrer combien toutes les recherches qu'on en fait sont vaines, l'ont domiciliée dans un puits. Au reste, la Vérité a-t-elle tout-à-fait tort de voyager ainsi *incognito*? Elle est femme, elle est belle; en cette qualité, elle a senti quelquefois la démangeaison de se montrer à découvert; elle a levé un coin du voile épais qui nous dérobe ses charmes. Mais elle en a été si mal récompensée; l'En-

vie , l'Ignorance , la *Superstition* & ses autres ennemies , l'ont si étrangement accueillie , qu'elle ne fera plus guère tentée à l'avenir d'une pareille indiscretion. On dit cependant que quelques mortels ont joui de ses faveurs ; mais ne pouvant se venger sur elle , on a persécuté ceux qui se sont vantés de leur bonne fortune avec elle. Le fruit de leur commerce innocent avec la Divinité , a été longtems défendu & pros crit dans son germe. On a fait avorter la Vérité. Il en a coûté la vie à Socrate , la liberté à Galilée , &c. &c. &c. Cependant ces exemples ne doivent point décourager les amants modernes de la Vérité , s'il lui en reste encore. Que le mystère préside à son culte , comme à celui de Vénus ; qu'ils sacrifient la gloire à leur sécurité ; qu'ils cultivent & étendent en paix les découvertes précieuses qu'ils en auront obtenues ! Un jour la Postérité plus éclairée ouvrira leurs tombeaux pour y chercher les trésors qu'ils auront été obligés de soustraire à leurs injustes contemporains.



XXVII.

DU DANGER DES LIAISONS.

UN vase impur corrompt l'onde la plus limpide:
Si tu veux conserver ta première candeur,
Fais choix d'un Ami vrai pour épancher ton cœur;
Sous le toit du Méchant le séjour est perfide.

LOIN d'ici le misanthrope atrabilaire qui n'ose sortir de sa maison écartée, qui ne voit indistinctement dans ses semblables que des ennemis, qui voudroit être seul sur la terre; il est assez puni & n'est que trop à plaindre. N'imitons pas ces êtres légers & frivoles qu'on rencontre en tous lieux, qui se glissent dans tous les cercles & qui gâtent leur caractère en voulant prendre celui des autres. Evitons également & la triste solitude & la foule importune. Mais ce n'est pas encore assez; après avoir fui les deux extrêmes, il ne nous est pas facile de nous fixer sans danger au juste milieu. Un petit nombre d'amis, s'ils sont mal choisis, nous conduira plus infailliblement encore aux tristes inconvéniens

que nous voulions prévenir. Epurons le vase avant de le remplir, & gardons plutôt notre cœur que de l'épancher inconsidérément dans celui d'un faux ami. Imitons le Voyageur prudent; il aime mieux prolonger encore sa course, que d'entrer dans une hôtellerie suspecte, & dans laquelle on pourroit lui dérober tous les fruits de ses longs voyages. En vain, placée à dessein sur le seuil de sa porte, l'Hôtesse séduisante l'invite d'une voix de Sirène, & vante sa table & la tranquillité de son habitation; sourd à ces avances insidieuses, notre Voyageur instruit par la triste expérience de ceux qui l'ont précédé, passe sans s'arrêter, & va plus loin, sous un toit de chaume, goûter en sûreté un doux repos dont le réveil sera sans remords.



XXVIII.

DES ARTS.

JEUNE , pour tes vieux jours, plus sage que l'avare,
 Rassemble autour de toi les Arts consolateurs :
 Ils savent adoucir le sort le plus barbare,
 Et de l'ennui cruel dissiper les vapeurs.



LES Arts sont des amis fidèles qu'il faut acquérir pendant notre printemps, & s'attacher pour la saison difficile de la vieillesse. Si de l'or, amoncelé avec le tems dans un coffre d'airain, peut dédommager l'avare de la peine qu'il a prise de l'amasser & de celle qu'il prend tous les jours pour veiller à sa garde ; quelles consolations ne doit-on pas attendre du trésor de connoissances dont on a eu soin de meubler son esprit. L'amour des Lettres mène à celui de la Philosophie. On ne peut se plaire dans la société des Sages, sans le devenir soi-même. Un esprit éclairé supporte plus courageusement les revers de la Fortune ; il fait mieux l'apprécier qu'un autre.

Ovide, dans son exil, eut été deux fois malheureux, s'il n'avoit point eu la faculté de chanter sur sa lyre plaintive ses propres malheurs. Young, errant parmi les tombeaux de son épouse, de sa fille & de son ami, sentoit un secret soulagement à ses pertes, quand il les décrivoit en beaux Vers.



XXIX.

SUR LA MORT.

LA Mort n'est pas un mal ; le Sage la défie,
Soumis à son Destin, sans en être vaincu :
Sa Vertu le suivra, s'il est une autre vie ;
Si tout meurt avec l'homme, il a déjà vécu.

IL est cruel, sans doute, de quitter un monde où l'on étoit heureux, où du moins on pouvoit en faire. Un seul moyen nous est donné pour mourir en paix & avec quelque consolation ; c'est d'avoir bien vécu. La Vie est un jour de fête que la Nature accorde à l'homme ; quand on s'est bien divertie, on a besoin de repos, & le sommeil qui termine nos plaisirs en devient un nouveau pour nous. Ceux qui pendant la fête ont donné dans des excès, qui se sont enivrés, qui ont troublé les plaisirs de leurs semblables, ont une nuit agitée & remplie de terreurs. Ceux au contraire qui ont pris leurs amusemens sous les yeux de la raison, qui ont fait leur bonheur de celui des autres ;

qui portent en elles leurs principes de fructification, & donnent tout sans exiger rien, sans rien recevoir. Ces dernières sont l'image de l'Homme Juste. Quand vous le rencontrerez sur votre chemin, bénissez son passage, sans être inquiet du but où tendent ses pas; suivez-le aveuglement, sans lui demander raison de sa route. La Défiance, s'il en étoit l'objet, seroit une injure pour lui, un crime pour vous; & le tems qu'il perdrait à se justifier, il l'auroit employé à mériter de nouvelles bénédictions.



XXXI.

LE SCEPTRE ET LA HOULETTE.

AU choix de l'Amateur, tenté de leur emplette,
 Un Sceptre étoit en vente auprès d'une Houlette;
 Un Sage qui les vit, choisit le plus léger;
 On les pesa tous deux : le Sage fut Berger.



QUE l'on compare, sans être prévenu & avec tout le sang-froid de la raison, que l'on compare l'état de Pasteur & celui de Roi. Qu'est-ce qu'un Roi ? On l'a déjà dit ; c'est le premier & le plus malheureux des hommes, s'il fait son devoir ; le dernier & le plus coupable, s'il ne le fait point. Un Citoyen a de la peine à gouverner sa famille ; qu'on le mette à la tête de vingt millions de semblables ! . . . Cependant un bon Roi, s'il a eu le bonheur de trouver sur le trône un code sage, abrège beaucoup les difficultés en se bornant à le faire exécuter. Mais où est-il ce Code sage ? Chaque Empire a le sien, & ce code est encore à faire. Les Rois doivent donc y suppléer. Ce qu'ils font, c

qu'ils disent , leurs gestes même font autant de loix tacites , bonnes ou mauvaises. Qu'un Prince devrait être effrayé de voir que ses qualités méprisables deviennent tôt ou tard le caractère de tout un Peuple ; qu'il est consolant de pouvoir se dire : si je suis vertueux, ce ne sera pas pour moi seul ; une Vertu en fera germer cent mille dans mes États.

Un Roi sur le trône ressemble à une femme dans un boudoir tapissé de glaces : son image se répète mille fois autour d'elle ; honnêtes ou non , ces gestes n'en font pas moins réfléchis & multipliés.



XXXII.

DE LA MÉDIOCRITÉ.

DES mortels intrigués observateur tranquile,
 Heureux, qui s'exemptant de tout choix difficile,
 Sans oser prendre part à la Société,
 Toujours libre, n'y tient que par l'Humanité.

IL faut être quelque chose ! C'est-là ordinairement ce que disent pour leur justification ceux qui n'étant rien par eux-mêmes, veulent, à quelque prix que ce soit, jouer dans le monde un rôle. Eh quoi ! un Citoyen paisible qui coule des jours purs dans une douce Médiocrité, n'est-il donc rien ? Que les anneaux d'une longue chaîne soient d'or ou de bronze, ne sont-ils pas toujours une partie indispensable au tout ? Qu'un seul s'en détache, la suite n'en est-elle pas interrompue & l'union détruite ?

La gloire d'une femme est d'être ignorée, a dit un Sage moderne. En généralisant sa proposition, elle n'eut pas cessé d'être vraie.

Les ambitieux appellent inertie ou foiblesse

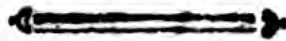
un genre de vie retirée & obscure. Cependant quel est le but de leurs intrigues fatigantes ? N'est-ce pas le repos ? Est-ce au milieu du naufrage ou sur un rocher glissant qu'il faut le chercher ? N'est-il pas plus prudent de rester dans le port ? Pourquoi courir si loin , à travers tant de périls pour trouver un bien qui est en nous : semblables à ces jeunes Botanistes , encore sans expérience , qui foulent aux pieds la plante qu'en vain ils ont cherchée & chercheront encore longtemps.



XXXIII.

DE LA VIE OISIVE.

QUEL que soit notre état, le Repos est coupable,
Lorsqu'il n'est pas le prix d'un Travail honorable:
Loin de nous l'Homme vil, sans talent, sans
Vertu,
Qui végète & qui meurt avant d'avoir vécu.



O VOUS! Enfans de la Fortune, vous à qui vos pères laborieux ou coupables, ont laissé d'immenses héritages, ne vous croyez pas autorisés à couler vos jours dans un honteux repos. L'or ne dispense pas du travail; il ne forme ni l'esprit, ni le cœur; le bon usage des richesses est quelquefois pénible. Nés opulents, pour devenir estimables & utiles, vous avez autant à faire que l'homme le plus indigent. Bien plus, le pauvre condamné à végéter dans les rangs inférieurs de la Société, est obligé de borner ses desirs; vous! Les premières places vous attendent, puisqu'elles s'achètent. Mais acquérerez-vous avec de l'or la faculté de les bien remplir?

C'est par des veilles multipliées que vous vous en rendrez dignes. Encore sur le seuil de la vie, oseriez-vous déjà vous reposer ?

La Société est un vaste Bâtiment élevé à frais communs. Les Citoyens doivent tous contribuer à son entretien. Les uns lui consacrent leurs bras & la force du corps, les autres celle de leur esprit. Les Sages veillent aux fondemens. La partie des ornemens a été réservée aux femmes. On est en droit de ne point permettre au lâche qui nuit aux travaux par son inutilité & ses mauvais exemples, de s'y retirer à l'abri de l'inclémence des différentes saisons de la vie.



XXXIV.

DU FASTE ET DE LA SIMPLICITÉ.

QUE la Simplicité décore ta maison !

Le Luxe & la Vertu ne logent point ensemble :

Chez toi , pour être heureux , en tout le tems rassemble

Les fleurs de la Gaieté, les fruits de la Raison.



MÉFIEZ - vous du Maître d'une maison , quand , pour parvenir jusqu'à lui , on vous fait traverser mystérieusement une longue suite d'appartemens décorés suivant la faison. Attendez encore quelque tems , avant d'être l'ami d'un homme fastueusement vêtu & pour ainsi dire courbé sous le poids de son luxe ; c'est un insensé ou un fourbe. Mais j'estime déjà le Citoyen , même avant de le connoître , quand je parcours sa demeure & que j'apperçois des ameublemens simples , mais commodes , héritage de ses ayeux dont ils lui rappellent le souvenir touchant. Avec cette coupe , (me dit son serviteur devenu son ami) s'égayoit quelquefois le père de mon maître , ce vieillard vénérable qui après

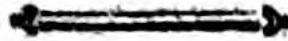
avoir servi sa Patrie par des travaux utiles , lui laissa des enfans qui l'imitent. Dans ce fauteuil antique expira la plus tendre & la plus aimée des mères. Son dernier moment fut un des plus doux de sa vie ; entourée de sa famille en larmes , elle se voyoit revivre dans ses filles déjà mères de plusieurs enfans. . . . Ce portrait . . . vous le connoissez , c'est celui de Henri. . . . Ce plâtre , outragé par les ans , est , dit-on , la tête de Socrate , dont mon maître tous les soirs nous raconte tant de beaux traits. Cet autre buste en face , c'est le Bienfaiteur de la maison , plus connu s'il le vouloit ; mais il ne fait pas même que tous les jours nous baisons son image.

En sortant de cet asyle , qu'ils me paroissent méprisables ces châteaux orgueilleux ornés par le goût , souillés par le vice , à la porte desquels les valets impudens , dignes représentans de leur maître , accablent de brocards l'honnête homme à pied , qui chemine sans suite. Si pendant l'absence de l'un de ces successeurs d'Apicius , le Sage daignoit honorer de ses pas ce temple de l'iniquité , qu'il seroit révolté ! Chaque objet lui retraceroit un crime. Ce vase de porphyre coûta l'honneur à une famille entière. Ce cartel sans prix a soustrait un vil monopoleur au glaive de la Justice. Ce sofa. . . &c. &c.

XXXV.

SUR L'INDULGENCE.

PORTE sur ton semblable un regard d'Indulgence,
 Ne te montre jamais sévère que pour toi :
 Tel qui, pour perdre autrui, prend en rigueur la loi,
 Pour lui-même a besoin de toute sa clémence.



LE cœur humain est si fragile ! Jouets des
 circonstances les plus légères, nous ne pou-
 vons faire un pas sans causer quelque désor-
 dre, ou de notre gré, ou à notre insu, ou
 même contre notre volonté. Supportons nos
 défauts, sans nous les reprocher durement ;
 nous serions toujours en guerre. Nous avons
 reçu tous la même mesure de Vices & de
 Vertus. En nous formant, la main impartiale
 de la Nature a, sans doute, mis dans une
 balance le limon pur & le limon grossier,
 qui mêlés composent notre individu ; &
 elle a fait nos parts égales. . . . Quand elles
 ne le feroient pas ? Etes neutres & passifs,
 avons-nous le droit de blâmer l'ouvrage de
 la Nature ? Deux horloges doivent-elles

se reprocher mutuellement la lenteur ou la rapidité de leurs mouvemens ? Sorties d'une même main , qu'elles décrivent en paix leur carrière tracée avec la régularité dont on les a rendues susceptibles ; qu'elles s'entraident mutuellement , qu'elles se reglent l'une par l'autre , bien loin de rompre leur ressort , parce que l'un paroît valoir mieux que l'autre. Il n'est peut-être pas un seul cas dans la vie entière où nous soyons en droit de sévir les uns contre les autres. Comportons-nous donc dans la Société comme nous faisons au Théâtre. Le Parterre est composé d'autant de caractères différents qu'il y a d'individus. La même Pièce est offerte aux Spectateurs , qui tous ont contribué , suivant leurs moyens , aux frais de la représentation. Voit-on arriver du désordre de ce que l'un pleure à l'endroit qui fait rire son voisin ? Chacun est là pour son plaisir ; chacun en prend la dose que sa manière de voir & de sentir peut lui procurer. La toile tombe , on s'en retourne en paix.

Si j'avois le droit de prendre publiquement une devise comme Montaigne & le Philosophe Génevois ; la mienne seroit :

De l'Indulgence ! de l'Indulgence !

XXXVI.

SUR LES PARASITES.

BANNIS de tes Festins le Flatteur mercenaire,
 Dont l'haleine affadit tous les mets favoureux;
 Mais, à ton côté droit, place un ami sincère,
 Et dans la même coupe enivrez-vous tous deux.



LES Parasites ressemblent à ces oiseaux voraces, qui vont suivant les traces du Laboureur, lorsqu'il ensemence son héritage; par leurs chants joyeux, ils semblent vouloir le distraire du pillage qu'ils méditent. Le Laboureur, bon père de famille, s'en délivre d'abord, & en tire cette leçon utile pour ses fils.

Mes enfans, leur dit-il, méfiez-vous de tous ceux qui, à l'exemple de ces flatteurs emplumés, essayent de vous séduire par leur langage insidieux. Si vous leur prêtez l'oreille, ce ne sera qu'après vous avoir dépouillés de tout, qu'ils vous abandonneront pour aller faire d'autres dupes. Ce sont des Pareffeux qui ne vivent que de leur

babyl. N'en attendez que du vent, & préférez à ces Séducteurs, ceux qui moins brillans, vous seront plus utiles. L'Abeille ne fait que bourdonner; mais chaque heure de sa journée est marquée par un travail nouveau, par de nouveaux trésors. La Colombe vous ennuie par son roucoulement monotone & triste; mais elle multiplie tous les mois vos sujets.



XXXVII.

DES PROJETS.

QUAND tu traces un plan, ainsi que la tortue,

Que ton crayon observe une sage lenteur!

Mais, pour l'exécuter, cours, vole avec l'ardeur

De la biche légère au son du cor émue.



QUEL Peuple! que celui qui posséderoit à la fois le flegme Allemand & la vivacité Françoisé. Quel Homme! que celui qui auroit la tête d'un Turenne & le bras d'un Condé. La prudente Nature donne l'exemple à l'homme. Les merveilles qu'elle enfante, comme elle les combine lentement d'abord! Rien de plus prompt que la végétation; mais il faut l'hiver entier pour en consolider les principes.

De la sagesse du plan dépend la facilité de l'exécution; on suit avec peine un des-

èin tracé à la hâte. Tous ces beaux monumens qui restent ébauchés, ces établissemens utiles, suspendus depuis des siècles, attestent cette vérité.

On s'épuise à imaginer des Projets plus heureux les uns que les autres; on y consume toutes ses facultés, & il n'en reste plus pour l'exécution.



XXXVIII,

DE LA BIENVEILLANCE.

Le Cœur est notre Code : en traits ineffaçables ,
 La Nature y grava ces deux mots : *Aimez-vous!*
 Les Vertus , sans l'Amour , en nous sont peu du-
 rables :
Aimons-nous! ... mes Amis , que ce précepte est
 doux !

L'AMOUR est la base de tous nos devoirs.
 L'Amour est dans la Morale ce que seroit
 la Panacée en Médecine. Il n'est pas un seul
 instant dans la vie où nous ne devions en
 faire usage. C'est le lien universel de la So-
 ciété. Les Auteurs de nos jours , nos Maîtres,
 nos Concitoyens, des Amis, une Epouse, des
 Enfans , les Infortunés , même nos Ennemis,
 puisqu'ils n'en sont pas moins nos Sembla-
 bles, que d'Objets chers à notre Cœur ! Nos
 yeux ne rencontrent par-tout autour de nous
 que des sujets d'affection. Tout nous dit
 d'aimer , sous peine d'être ingrats & malheu-
 reux. Eh quoi ! l'Amour est-il donc un senti-

ment si pénible qu'il faille le commander ? Qui ne souhaite d'être aimé, & qui ne fait que pour l'être, il faut aimer d'abord. Les Vertus n'ont jetté en nous que de foibles racines, si notre cœur dur & sec ne s'ouvre point à la Bienveillance. On sert mal sa Patrie, quand on lui est foiblement attaché. Un Maître commande durement, quand il n'affectionne pas ses inférieurs. La Nécessité même nous forceroit à aimer, si la Raison & le Penchant ne nous en faisoient une Loi. Nos besoins réciproques & toujours renaissans, notre foiblesse, l'insuffisance & le vuide cruel qu'éprouve un être sensible & isolé ; mille circonstances réunies, mille révolutions imprévues & auxquelles on ne peut parer que par une union étroite & concertée, tout nous commande ce devoir naturel. Malheureux celui qui le trouveroit difficile ou impossible ; il ne mériteroit pas notre haine ; mais il seroit digne de toute notre pitié & de tous nos regrets.



XXXIX.

AUX LIBERTINS.

SUR le sein entr'ouvert de la Beauté novice,
 Garde-toi de ravir des baisers indiscrets ;
 Un souffle peut ternir cette glace sans vice,
 Ou l'Innocence aimoit à réfléchir ses traits.

ARRÊTE, jeune Homme sans délicatesse
 & sans mœurs. Que fais-tu ? Tu vas porter
 la désolation au sein d'une famille honnête ;
 Celle qui en faisoit la gloire & la consolation,
 plus belle encore par sa candeur que par ses
 attraits, ne soupçonne pas même le piège
 que tu lui tends. Ton triomphe sera facile,
 mais peu généreux. Les regards de feu que
 tu jettes sur ses charmes, portent déjà le trouble
 dans son cœur paisible & lui fait baisser
 timidement les yeux. N'achève pas ; étouffe
 en toi les desirs violents qu'elle inspire &
 qu'elle ignore ; respecte en elle la précieuse
 simplicité de la Nature. Que son Innocence
 épure tes sentimens & te rende digne d'elle.
 Malheur à toi, si poussé par la passion, tu
 franchis la barrière sacrée de l'honneur ; tu
 feras une infortunée, sans en devenir plus
 heureux. Plus modéré, tu aurois peut-être

fait naître dans le cœur ingénu de cette Vierge un penchant aussi tendre que durable. Les obstacles même de sa sagesse, auroient contribué à ton bonheur, & sous la sauvegarde de l'Hymen tu aurois joui sans remords des faveurs d'un Amour réciproque. Vois ce qui suivra le moment d'ivresse auquel tu n'auras su résister : tes caresses criminelles excitent l'indignation & le désespoir de la jeune Beauté que tu poursuis sans frein. Si les sens troublés ont eu la foiblesse de partager tes transports illicites, tu enlèves à la Vertu & aux plaisirs purs un cœur digne d'une autre destinée. Méprisable toi-même à tes propres yeux, tu mépriseras bientôt celle qui un moment plus tard te rappelloit à tes devoirs. Cette victime immolée semble t'autoriser à t'en immoler d'autres dans la suite. Tes desirs renaissans aussi-tôt que satisfaits, tu voles de plaisirs en plaisirs sans en rencontrer un seul qui puisse remplir le vuide insupportable de ton cœur. Toutes ces voluptés accumulées ne vaudront pas le baiser respectueux que tu aurois cueilli sur le front d'une Vierge modeste, à qui tu aurois inspiré la confiance de l'estime & d'une inclination avouée de sa famille. Car ne t'y trompe pas : les sens ne sont rien sans le cœur, & c'est la Vertu seule qui met un prix aux plaisirs.

XL.

DES DISCOURS LICENCIÉUX.

IMMOLE une faillie aux Loix de la Décence :
 Que ta langue soit chaste , organe d'un cœur pur ;
 Jamais dans un discours malignement obscur ,
 Ne prépare de piège à la simple Innocence.

LA Société est infestée de ces beaux-esprits qui s'étudient , par des paroles à double sens , à décontenancer leurs auditeurs honnêtes , qui ne savent point distinguer la gaieté innocente des plaisanteries grossières , & qui aiment mieux couvrir le front d'une rougeur pénible que de faire naître sur les lèvres le sourire naïf. Ils effarouchent les Grâces , au lieu de les amuser , & fouillent ou déchirent leur ceinture qu'il ne falloit qu'entr'ouvrir & parfumer de roses.

C'est sur-tout parmi les vieillards qu'on rencontre ce vice honteux. Tout leur semble permis ; parce que l'âge & la raison leur défendent les plaisirs qu'ils ont goûté trop longtems , ils veulent en prolonger la jouis-

fance , en racontant leurs antiques prouesses ; ils en parlent jusqu'à la satiété sans égard pour le cercle qui les écoute par condescendance ; l'embarras qu'ils causent & qui précède le mépris est pour eux une sorte de triomphe qui les enhardit encore davantage ; ils croient plaire & ne font que ridicules.

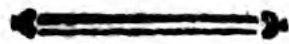
On voit des pères obliger leurs enfans, plus sages qu'eux , à fuir leur compagnie dangereuse. De quel droit dans un autre moment oseront-ils les entretenir de morale ? Citeront-ils leur exemple ? De quels chagrins ne seront-ils pas consumés un jour si leurs enfans, trop fidèles à leurs leçons, réalisent ce qu'ils ont entendu tant de fois dans la bouche de leurs pères trop punis. Telle n'auroit jamais été tentée de quitter le chemin de l'honneur, si la curiosité qui toujours veille, ne l'eut porté à percer l'enveloppe des propos hasardés devant elle.



XLI.

DES COURTISANS.

D'UN Courtisan fameux près du Trône vicilli,
On embaumoit le corps d'aromates rempli :
Déjà l'on préparoit le vase funéraire
A recevoir son Cœur ; ... son Cœur étoit de pierre.



ENCORE des lieux communs ! s'écriera d'après le titre un Censeur chagrin. . . . Apaisons-le en lui disant : sans doute on peut rencontrer les Vertus ou les Talens dans les Cours. Burrhus vécut sous le même toit que Néron. Sans nous livrer à des déclama-tions rebattues, mais trop vraies, peut-on s'empêcher d'avertir que l'air qu'on respire chez les Grands est contagieux. Qu'il en est de la Cour, comme de ces souterrains mal sains, & d'où sortent continuellement des vapeurs malignes, qui frappent ceux qui y pénètrent en rampant, ou qui du moins éteignent leurs flambeaux & les laissent errer

au milieu des plus profondes ténèbres. La Cour ressemble assez à ces Fontaines merveilleuses dont les eaux pétrifient tout ce qu'on y plonge.



XLII.

DU TRAVAIL.

METS le Travail au rang de tes Dieux domestiques :

C'est le Gardien des Mœurs, l'Ami de la Santé;

L'Univers est rempli de ses bienfaits antiques ;

Il distrahit des chagrins & mène à la gaieté.



L'HOMME laborieux est rarement méchant. L'amour du travail prévient en nous les autres passions, ou du moins les amortit. C'est la source de l'abondance & de la force. Le travail doit être la base d'une bonne éducation ; la jeunesse en est la saison : mais il faut qu'il soit bien dirigé & en inspirer le goût. Il devient alors un plaisir. Enseveli tout vivant, l'Homme de Lettres ne regrette pas les plaisirs de la Société dont il se sévre volontairement. Une étude opiniâtre est une jouissance pour lui. Il bâilleroit à la table de Lucullus ; dans son cabinet solitaire, son cœur s'épanouit & l'aube matinale le retrouve encore pâissant sur le même volume

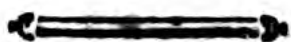
ouvert dès la veille. Plus d'une fois l'Artisan trouve trop long le jour où il n'a point visité son atelier. Le loisir est le seul fardeau qu'il redoute. Il reprend en chantant ses pénibles occupations qu'il n'a quittées qu'avec regret. La corruption des grandes Villes doit son origine & ses progrès rapides aux dissipations trop fréquentes, aux objets attrayans qui détournent les Citoyens du travail. Malheur au Peuple qu'on rencontre en groupe dans les carrefours, se promenant sans honte au milieu de ses monumens imparfaits & tombant en ruine. La mollesse s'emparera bientôt de lui. Il se ruinera pour payer ses plaisirs, ou plutôt l'ennui d'une existence nulle; tous les nœuds qui l'attachent à sa Patrie se relâcheront. L'Égoïsme s'emparera de chaque individu. La Nation ne fera plus corps, & deviendra bientôt la proie de ses voisins laborieux.



XLIII.

DE L'URBANITÉ.

LE Fer le plus grossier se polit par l'Usage ;
Des Grâces & des Arts, le Commerce innocent ,
A l'austère Vertu donne un front plus riant : ...
Mais, crains-tu pour tes mœurs ? Reste plutôt
Sauvage !



L'EXPERIENCE de tous les siècles dé-
montre qu'un Peuple se corrompt, en se
polissant. Rome, sous la verge de Néron,
étoit brillante. Sous le commandement de
Cincinnatus, elle ne connoissoit que l'Agric-
ulture & méprisoit les autres Arts, exer-
cés par des vaincus ou des esclaves. N'y
auroit-il pas un point où l'on pourroit gar-
der l'équilibre ? La rouille dévore l'acier,
le frottement de la lime l'attenué à la lon-
gue & le réduiroit à rien : mais en s'arrê-
tant au moment où il est devenu éclatant
sans perdre de sa force, on possède un ins-
trument aussi commode qu'agréable. Il en
est de même de l'Homme. Il n'est rien ; on

ne peut le distinguer de la brute sans les Arts, qui poussés trop loin , trop raffinés , le conduisent insensiblement au point d'où il étoit parti. Au tems de Pétrone & de l'Arétin , jusqu'où ne vit-on pas porter l'excès des plaisirs , parce qu'on les avoit trop analysés. On commettoit sans rougir ce qui répugne même aux Sauvages.

O mes Concitoyens ! n'est-ce pas un vœu à faire pour vous que de souhaiter de vous voir retourner sur vos pas à l'antique simplicité de vos ayeux ? Un Gaulois rustique , mais franc ; brusque , mais bon ; impétueux , mais fidèle , ne valoit-il pas bien un François maniéré , faux par principes , rempli de mignardises & de perfidie , sans énergie , sans force & dont le parler mielleux cache une âme petite ou atroce ?



XLIV.

DE L'ÉDUCATION.

Du jeune Peuplier, tu vois l'épais feuillage,
 Qui déjà peut servir d'asyle au Voyageur :
 De l'Éducation reconnois l'avantage ;
 Cet Arbre doit sa gloire à son Cultivateur.



L'ÉDUCATION est une seconde vie
 L'homme sans elle meurt comme il est né
 il n'a pas vécu. Le cœur de l'homme est un
 vaisseau immobile au sein d'une mer calme
 l'Éducation bonne ou vicieuse fait l'office de
 vents, qui plus ou moins bien dirigés mènent
 au port ou contre des rochers. L'homme en
 naissant est, pour ainsi dire, un être nu
 C'est à l'Éducation à le faire exister, à lui
 donner une valeur. Il est tout & n'est rien
 Telle une pièce de monnoie, dont le prix
 hausse ou baisse à la volonté du Souverain
 La Nature seule ne suffit pas à l'homme en
 société. En multipliant ses besoins, il a mul

H ij

multiplié ses devoirs & les obstacles entre lui & le Bonheur. Mais la meilleure Éducation, pour le dire en un mot, sera celle qu'on aura calquée sur la Nature.



XLV.

DU BONHEUR.

QU'EST ce que le Bonheur? . . . une Plante féconde,
 Qui croît également sur tous les points du monde;
 Tous les Hommes n'ont pas un œil propre à la voir:
 Nous la foulons aux pieds souvent sans le sçavoir.



LES Plantes les plus salutaires sont aussi les plus communes; mais elles ressemblent à bien d'autres & sont difficiles à distinguer.

Celle du Bonheur, se plaît au fond des vallées, ou dans les champs qu'on laisse en friche. On la trouve rarement dans ces parterres ambitieux, où regne tout le luxe des fleurs. Elle aime à croître autour de l'humble enceinte du paisible Laboureur, ou bien encore parmi les plantes sauvages dont le hasard, sur les ailes du vent, parfème le chaume de la Médiocrité. Dans les grandes Villes, on ne lui permet point, on ne lui donne point le tems de jeter de profondes racines. Aussi-tôt qu'elle veut poindre, on a grand soin de l'arracher, confondue avec

les plus vils herbages. Diogène avoit fait une assez bonne provision de cette plante , qu'il cachoit au fond de son tonneau , plus heureux qu'Alexandre qui, maître du monde, avoit dédaigné cette récolte. Cependant la table même de Crésus ne scauroit satisfaire à notre appétit , si elle n'est point assaisonnée de cette plante salubre.

O vous ! qui l'avez trouvée , apprenez à la cultiver & mettez-y tous vos soins. Les orages de l'adversité , le souffle homicide de l'envie , le foudre des tyrans , le feu des passions ne peut en extirper la racine. Elle triomphe de tous les obstacles , & s'éleve plus belle & plus féconde encore. Mais il faut la cultiver avec des mains pures. Plus délicate même que la *Sensitive* , elle se seche entre les doigts du Méchant & ne fleurit que sur le sein de l'Innocence.



XLVI.

DE LA CONDITION DES GRANDS.

Je les ai vus , ces Grands , sans leur porter envie
 On parfume de fleurs le cercle de leur vie ;
 Tout rit à leurs regards ; on les croiroit heureux :
 Le Valet qui les sert est moins à plaindre qu'eux



IL est plus pénible que l'on ne pense d'être ce qu'on appelle un Grand. L'étiquette fatigante , les intrigues périlleuses , les revers inattendus & auxquels il faut s'attendre , la contrainte continuelle de n'être jamais soi-même , d'imiter ce que l'on méprise , d'accueillir ce que l'on hait ! . . . les richesses , la considération , les plaisirs sont un foible dédommagement de tous ces sacrifices. La gaieté & l'insouciance pénètrent rarement au-delà de l'anti-chambres. Pendant que Frontin , ivre de vin ou d'amour , s'endort paisiblement sur le parquet ; son Maître veille dans un boudoir élégant sur un lit de duvet. Les inquiétudes du lendemain empoisonnent pour lui la sérénité du jour. La femme qu'il

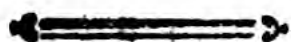
acheté se vend à son ami, qui la paye mieux. Un mot qu'il a indiscretement prononcé d'un demi ton trop haut, a fait avorter ses projets ambitieux. Malheur à lui, s'il a oublié le rire à une plate bouffonnerie de son Protecteur. Car les Mécènes de la Ville ne sont que des protégés à la Cour.



XLVII.

SUR LE BONHEUR DU MÉCHANT.

AU Bonheur du Méchant ne portons pas envie ;
Par la crainte agité , de remords combattu ,
Ses honneurs & ses biens lui coûtent sa Vertu :
A ce prix , qui de nous accepteroit la vie ?



LES portes du Temple de Plutus s'ouvrent rarement pour d'autres que pour ceux qui ne sont point délicats sur les moyens d'y parvenir. C'est pour eux que l'Artiste veille. Un Palais somptueux s'éleve-t-il avec orgueil sur un sol riant ? C'est pour loger un Déprédateur : les honneurs viennent s'offrir au Traitant qui peut les acheter ; il auroit de même des Vertus , s'il suffisoit de les payer.

Si la Gloire & la Fortune faisoient le Bonheur , sans doute ceux qui en sont les indignes favoris devroient exciter l'envie & faire le désespoir de l'Honnête-homme , qui par d'utiles travaux , par une longue suite d'années sans tache , auroit le droit d'y prétendre. Mais le Méchant investi de jouissances

resemble à Tantale au milieu des eaux. Il lui manque ce qui seul en fait le prix ; il n'a point de titres à montrer. Il ne jouit que d'une possession précaire & qu'un mot peut lui enlever. Il n'habite que parmi les débris de ses victimes , parmi des ruines menaçantes , prêtes à fondre sur sa tête ou à s'écrouler sous ses pas. Celui-là n'est pas encore affermi dans le sentier de la Sagesse , qui ne voit pas avec indifférence le train pompeux & embarrassant qui accompagne le coupable heureux. Qu'il sache que presque toujours l'or & les pierreries sont la livrée du Vice. Souvent un vêtement d'écarlate cache un cœur gangrené. Mais l'œil perçant du Sage ne s'arrête point à cette brillante superficie. Il devine le mot de l'Enigme & le Méchant est démasqué. Pour l'Honnête-homme, riche en Vertu, la simplicité de son extérieur le fait déjà connoître assez. Il ne rougit pas de la nudité de son cœur , qui gagne à être vu sans voile. Et son indigence est le gage de sa Vertu.



XLVIII.

LA VÉRITÉ A LA COUR.

QUE le sage Burrhus vous serve de modèle!
A la Vérité sainte en tous les tems fidèle,
Soyez-en, s'il le faut, l'Apôtre & le Martyr:
Mais, sur-tout, chez les Rois gardez-vous de mentir.

LA Vérité assiste rarement au lever des Rois. Son éclat importun blesse leur paupière à peine ouverte. Que fera-t-elle au milieu des Courtisans, qui l'ont prévenue & se sont emparé de l'oreille de leur Maître? Il lui faut un interprète & elle attend long-tems avant d'en pouvoir trouver. Dans le Conseil, elle opine en vain, on croit avoir tout fait & n'avoir rien à se reprocher, quand on a eu le courage de l'écouter seulement jusqu'au bout de sa période fatigante. Cependant on dit que des Rois l'ont connue; mais ce ne fut qu'en songe, ou hors de leur Palais. Henri IV, qui étoit si digne de l'entendre, la rencontra sous le toit d'un Charbonnier & dans la nacelle d'un Pêcheur.

Que dis-je ? il avoit Sully , dont la Vérité avoit pris les traits. Mais il falloit que ce fut le bon Henri pour engager la Vérité à prendre pour déguisement l'habit d'un Ministre. Que les Rois sont malheureux ! La Vérité n'est pour eux que ce que la Pierre philosophale est pour les Alchimistes. L'or qu'ils prodiguent pour la trouver se convertit en fumée. Ils ne doivent qu'au hasard la connoissance de la Vérité. Et ce n'est peut-être que pour cette raison qu'elle trouve grâce à leurs yeux. Burrhus , dont la franchise assiégeoit sans relache l'âme de Néron , en a laissé une preuve désespérante.



XLIX.

SUR L'AMITIÉ.

DANS la Prospérité les Amis sont sans nombre ;

On en trouve partout & rien n'est si commun :

Mais dans l'Adversité l'on n'en voit plus que
l'ombre ;

Heureux l'Infortuné , s'il peut en trouver un.

DANS tous les Livres , on trouve un éloge pompeux de l'Amitié ; tous les jours sur nos théâtres , l'Amitié donne lieu aux situations les plus attendrissantes : on donne le nom d'Ami à un Etranger qu'on voit pour la seconde fois ; à un Voisin qui n'a pas encore eu le tems de paroître incommode ; à un Convive qui rend mille courbettes pour un repas. Il n'y a pas d'homme qui ne croie posséder plus d'un Ami. Quand on est riche , on en a tant qu'on ne les compte plus. Les femmes même prétendent à l'Amitié , entr'elles ; bien plus , elles voudroient

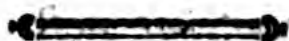
persuader qu'elles ont des Amis parmi les hommes. . . . Ne répètons-nous si souvent le mot que pour nous consoler d'être privés de la chose ?



L.

DU LUXE.

INTERDIS ta maison au Luxe corrupteur ;
 Il dévore en un jour le plus riche héritage :
 O médiocrité ! c'est à toi que le Sage
 Doit toutes ses Vertus, ses Talens, son Bonheur.



CE Monstre à cent bouches, le Luxe, si
 pernicieux pour les États, l'est encore da-
 vantage pour les Familles ; & la dissipation
 des biens est le moindre inconvénient qu'il
 traîne à sa suite. Il nous dégoûte de cette
 précieuse simplicité, compagne des Mœurs.
 A ses yeux, la frugalité n'est qu'une lézi-
 nerie honteuse. Le Luxe persuade que des
 besoins nouveaux sont de nouveaux plaisirs ;
 & les Vertus de nos ancêtres passent bien-
 tôt pour être aussi gothiques que leur ameu-
 blemens. Le Luxe, pour gagner plus de Par-
 tisans, s'est associé avec l'Amour-propre &
 la Vanité. Et telle Epouse eut toujours été
 fidelle ; telle Vierge eut été toujours chaste,
 si la honte d'être moins parée qu'une autre

ne les eut fait consentir à user de moyens illicites pour parvenir à leur but. Les talens & les arts ont souffert aussi du despotisme du Luxe; le goût a été sacrifié plus d'une fois à des modes mesquines & ruineuses. Mais peut-être le Luxe n'est-il dans un Empire que la suite nécessaire de ses révolutions. Les François devoient peut-être commencer par être de braves Gaulois, & finir par être de frivoles Sybarites. Si cela est ainsi, le seul parti qui reste au Sage, est de se tirer de la foule & de faire une heureuse & rare exception.



L I.

DE L'AMOUR.

AMOUR, ô Passion ! qui les renferme toutes,
 Qui du bien & du mal ouvre à la fois les routes ;
 C'est toi qui du jeune Homme animé de ton feu,
 Fait souvent un Esclave & quelquefois un Dieu.

SAGE Instituteur, ton Élève parle plusieurs langues ; sa mémoire vaste & fidelle embrasse les révolutions de tous les points du globe ; tu l'as initié dans les secrets les plus profonds de la Nature ; la culture de son esprit ne l'a point fait oublier celle de son corps. Une santé que les excercices ont rendu parfaite, lui promet des jours nombreux & sereins. Mais ton Élève touche à son quatrième lustre ; tu n'as rien fait encore, si tu n'as sçu préparer son cœur à la grande révolution de la Nature, à ce penchant irrésistible d'un Sexe vers l'autre. De cette époque dépend presque toujours la destinée du reste de la vie. Si tu n'as sçu lui inspirer le goût du beau, l'amour du bon ;

si son cœur n'est pas plus difficile à captiver que ses yeux ; s'il ne voit dans la plus belle de toutes les passions que le besoin des sens, que la différence des Sexes ; malheureux Instituteur, tes travaux de dix années vont être la proie du premier coup-d'œil de ton Élève. Mais aussi quelle fera ta gloire, si une Beauté modeste vient achever avec ses grâces ce que tes peines sçavantes ont ébauché ; si l'Amour n'est pour ton Élève qu'un véhicule puissant qui le porte aux grandes choses ; qu'une heureuse explosion qui développe dans son cœur le germe de toutes les Vertus & de tous les talens ?



LII.

AUX FEMMES.

RENDEZ par votre choix, votre ardeur légitime;
 Aimer n'est qu'un besoin, s'oublier est un crime :
 Que le Mérite seul ait droit à vos faveurs !
 Le prix de nos Vertus est le don de vos cœurs.



SEXE, né pour le bonheur de l'autre, de votre choix dépend la destinée d'une génération entière. Ne donnez votre cœur qu'en échange de nos Vertus. Quel mortel seroit hypocrite, ambitieux, vindicatif, ingrat; si l'hypocrisie, l'ambition, la vengeance, l'ingratitude étoient des barrières insurmontables entre lui & la femme qu'il aimeroit? Vous avez en votre pouvoir le mobile le plus puissant sur le cœur humain. Il ne tiendrait qu'à vous d'opérer la plus heureuse & la plus prompte révolution dans les Mœurs; & il n'y a peut-être que vous seules qui puissiez la tenter avec succès. Sans en abuser, fachez-vous servir de l'ascendant que la Nature vous a donné. Devenez plus sévères;

foyez nos juges & distribuez les couronnes sans impartialité & avec discernement. Que l'Hymen devienne le législateur de la société ; que pour goûter ses plaisirs, il faille s'en rendre digne ! Que pour avoir le droit d'entrer dans son temple & d'y rester, il soit indispensable de montrer des titres & d'acheter ses faveurs au prix des qualités les plus précieuses ; & l'Hymen ne sera plus un besoin qu'on dédaigne aussi-tôt qu'il est satisfait. Femmes ! quel triomphe pour votre amour-propre ! Combien s'étendrait votre empire ; d'autant plus flatteur qu'il étendrait en même tems celui de la Vertu ! Arbitres de nos plaisirs, vous deviendriez aussi les créatrices de nos Mœurs, & vous réaliserez les titres vains de *Souveraines* & de *Divinités*, que l'étiquette ou la fausseté vous prodigue pour mieux vous séduire.



LIII.

DE LA RAISON.

QU'EN tous lieux la Raison nous précède ou nous
suive!

Qu'elle assiste à nos jeux, préside à nos loisirs!

Affise à notre table, ayons la pour convive;

La Raison se permet les innocens plaisirs.



LA Raison!... à ce nom, on croit que les Ris prennent la fuite, que la gravité maussade les remplace: le front se ride; on se compose; on bâille & l'ennui, dit-on, s'empare de toutes les facultés. On se fait une fausse image de la Raison. La Raison n'est que l'art d'éviter les excès; & qui ne sçait que l'excès tue le plaisir. La Raison aime à s'humaniser. Elle est rarement couverte d'une robe noire & traînante. Elle ne porte point une barbe longue & peu soignée. Elle n'habite pas toujours le tonneau de Diogène: c'est elle qui accompagnoit Socrate par-tout, même au milieu des enfans dont il ne dédaignoit pas les jeux. Si je voulois

faire son portrait ; je choisirois pour modèle l'ainée des Grâces. J'esquisserois une femme encore jeune , ni grave , ni folle , qui aimeroit à sourire , dont la société agréable & instructive plairoit & intéresseroit tout à la fois ; dont le caractère heureux se prêteroit sans foiblesse à la foiblesse de ceux qui la fréquenteroient. Je la représenterois tenant un bouquet de roses , dont elle sépareroit les épines pour en respirer le parfum avec plus de sécurité. En un mot , je voudrois qu'on se sentît du penchant pour la Raison , avant qu'on sçût que c'est elle. Mais mon tableau seroit le chef-d'œuvre de l'art , si je parvenois à faire aimer encore davantage cette femme , après qu'on auroit appris que c'est la Raison.



L I V.

DE LA COLÈRE.

LE Repentir commence ou finit la Colère :
 De ton sang enflammé laisse éteindre l'ardeur,
 Et révoque ou suspend un ordre trop sévère ;
 On résiste à la force , on cède à la douceur.



LA Colère est pour l'âme ce qu'est la fièvre ardente pour le corps. On peut en prévenir les accès ; mais s'ils surviennent , il est difficile de s'en délivrer. Hercule furieux déchira de ses mains ses propres enfans. La Colère a des effets aussi cruels. La Raison en ce moment a beau élever la voix ; c'est un pilote qui crie au milieu de l'orage. Il ne peut se faire entendre ; jouet aveugle de la tempête , le vaisseau va se briser contre des rochers. Le calme revenu , on se désespère au milieu des débris. On se reproche cent fois d'avoir été sourd aux avis de la sagesse. Mais c'étoit avant de sortir du port qu'il falloit en profiter , pour ne pas se livrer à l'inconstance inévitable des vents & des passions.

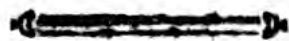
L'intérêt propre, de concert avec la Raison, nous conseille d'éviter jusqu'aux symptômes de la Colère. Celui qui en est attaqué est plus à plaindre qu'à blâmer. Une Macédonienne condamnée injustement par Philippe, qui étoit ivre, en appella à Philippe à jeun : il faut en agir de même avec les Colériques.



L V.

DE LA PARESSE.

QUI veut goûter d'un fruit doit en rompre l'écorce ;
La peine surmontée est le sel du plaisir.
L'Homme le plus robuste, en un honteux loisir,
Végète & perd bientôt son courage & sa force.



LA Paresse feroit d'un Achille un Therfite.
Tous les maux qui affligent l'humanité ne
viennent peut-être que de cette source. Que
fert d'être né avec le nerf d'un Athlète ou
le génie d'Homère, si on laisse ensevelir &
perdre ces dons rares dans une lâche oisi-
veté. Le mouvement est l'âme de l'Univers ;
qu'une seule pièce de cette vaste machine
reste sans action, la confusion se mettra dans
les autres & tout rentrera dans le cahos. Le
monde moral est assujetti aux mêmes loix.
Malheur aux États engourdis où la Paresse
est tolérée, où l'on achète le droit d'être inu-
tile. L'activité & l'émulation sont les deux
ressorts les plus puissans dans un Empire. Un
Citoyen paresseux devrait être puni comme

un voleur. La naissance & le bien ne peuvent nous exempter de fournir à la Patrie notre part de travail, comme un tribut de reconnoissance ; ou plutôt comme une dette que nous avons contractée avec elle, en recevant la naissance dans son sein. D'ailleurs, qu'est-ce que le plaisir ? Ce n'est souvent qu'un obstacle vaincu : celui donc qui cherche à se soustraire à la peine, s'interdit le plaisir. La vie est une arène où il faut combattre avec éloge pendant sa jeunesse, si l'on veut avoir part un jour aux honneurs du triomphe. L'ennui, le plus cruel de tous les fleaux, s'empare du mortel qui n'est que Spectateur indifférent ; bientôt son corps engourdi ne renferme plus qu'une âme sans énergie & sans ressorts. La Santé, fille d'un travail réglé, déserte sa maison solitaire & pauvre, & les Parques tranchent, sans peine & avant le tems, le fil relâché de ses jours peu nombreux.



LVI.

LE LIVRE DE LA VIE.

DU Tems & d'un bon Livre on fait le même usage :
Dès le premier feuillet , l'Homme prudent s'instruit ;

Le Fou court , en l'ouvrant , à la dernière page :
Nous perdons le présent pour le moment qui suit.



LE Tems nous a été donné , comme un Livre plus ou moins volumineux à remplir. Les jours de notre vie en font les feuillets , & la Vertu consiste à n'en laisser aucun en blanc ou mal employé. Socrate légua à la postérité le Livre de sa Vie sans taches & sans lacunes. Néron avoit tellement noirci le sien , qu'il en déchira les dernières pages , & abrégea ainsi sa tâche que l'Univers confterné trouvoit depuis longtems trop longue. Princes , les Peuples écrivent dans le Livre de leur Vie sous la dictée du vôtre. Qu'il est méprisable celui dont la vie n'offre que des dates séches , qu'une nomenclature de titres vains & pompeux ! Mais qu'il est mal-

heureux le Souverain , qui pour écrire sa vie trempe la plume dans le sang de ses Sujets !

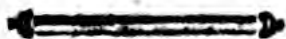
Le Sage revient souvent sur ses pas. Il ne prend la plume qu'après avoir pensé ce qu'il veut écrire. Quelquefois il se délasse , en traçant quelques fleurons ; plus souvent il fait des ratures , sans en rougir ; & le Livre de sa Vie approche d'autant plus de sa perfection qu'il touche à sa fin.



L V I I.

DE L'HOSPITALITÉ.

DES Gens de probité la maison a cent portes ;
Chez eux tout est ouvert ; on entre par cohortes :
Mille obliques détours mènent chez les Méchans ,
Et leur demeure étroite est fermée en tous tems.



N'ACCEPTÉZ jamais l'Hospitalité dans une maison gardée par le mystère , habitée par la méfiance. Vous n'y dormiriez point en paix : le bruit importun des clefs & des gonds retentiroit sans cesse à votre oreille allarmée , & vos songes ne vous offreroient que chaînes & que prisons. Entrez plutôt dans cette demeure riante & ouverte à toute heure , où le jour pénètre de tout côté. Probablement la Vertu l'a choisie pour séjour ; le calme & la sécurité y annoncent sa présence. L'Etiquette en est bannie , & l'Urbanité la remplace. Pour y être admis , il n'est pas nécessaire de se faire précéder par la li-

rée du Luxe. Là, vous pourrez penser aussi
aut qu'on parle ailleurs : la douce familia-
ité qui vous accueillera vous fera croire
que vous êtes encore assis devant le foyer
paternel.



L V I I I .

DE L'ADVERSITÉ.

SOUS le fer du Boucher vois l'innocent Agneau,
Dans les flots de son sang expirer sans murmure ;
Hier , hier encore , au milieu du troupeau ,
Sa mère le voyoit bondir sur la verdure.

SORS toujours préparé à l'Adversité. La Vertu elle-même n'en est pas exempte. Tu en supporteras mieux les coups , quand elle te visitera : tu te feras familiarisé avec elle. Qui est-ce qui succombe à l'Adversité ? Ce n'est pas cet indigent qui est né & qui mourra dans son sein ; ce n'est pas le Sage pour qui tout est indifférent , hors la Vertu. C'est ce mauvais riche , aux oreilles de qui le vil Parasite n'a jamais osé prononcer le nom du Malheur. Que deviendra-t-il , quand son luxe impudent lui attirera la juste appréhension des loix ? Sa tête trop longtems caressée par la main légère de la Fortune , ne pourra

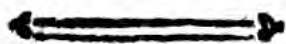
supporter le joug de plomb que l'Adversité lui imposera ; sa chute servira de leçon à ses semblables, & peut-être de consolation pour l'infortuné, dont l'existence est une énigme pour le riche.



LIX.

DE LA LIBERTÉ DE L'HOMME.

NE crains pas l'avenir ; il n'est rien pour le Sage ;
 Les jours lui sont égaux ; il sçait en faire usage :
 Choisis ! tu peux régler toi-même tes destins ;
 Le Vice & la Vertu, Mortel, sont dans tes mains.



CONNOIS ta dignité & ton pouvoir ,
 ô toi ! que les circonstances fâcheuses dé-
 couragent , que les préjugés , de leur ban-
 delettes sacrées , captivent , comme tu l'étois
 dans ta première enfance par tes nourrices
 bornées & stupides. Oui ! de toi seul dé-
 pend ta félicité ou ton malheur. Il t'en cou-
 tera quelques combats , pour t'éloigner du
 Vice & pour t'approcher de la Vertu. Mais
 tu exerceras par toi-même tes droits d'Hom-
 me. L'Homme est-il donc né pour se laisser
 conduire, à la manière des troupeaux ? A-t-il
 des yeux pour ne voir que par ceux des au-
 tres ? Est-il doué d'une âme libre pour suivre
 en esclave & comme par instinct la route
 que l'ignorance & l'habitude , devenues

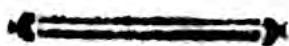
respectables à force d'antiquité , lui tracent dogmatiquement ? N'écoute que la Vérité ; méfie-toi de ceux qui s'en disent orgueilleusement les organes. Fais le bien , d'après les élans de ton cœur encore pur , & non d'après de froids préceptes. Ne confie qu'à toi le soin de veiller sur toi-même : ne te crois pas absous sur parole ; & si tu as quelques Vertus , qu'elles soient ton ouvrage !



L X.

AUX INDIGENS.

PAUVRES, vous n'êtes point les seuls Infortunés :
 Dans le Palais des Rois, ceux mêmes qui sont nés,
 Connoissent le chagrin, vivent dans les aillarmes,
 Et plus que vous, peut-être, y repandent des lar-
 mes.



QUI a bâti les Villes, creusé des Canaux pour le commerce, élevé des Hôpitaux pour les infirmes ? ce sont des Indigens. Qui rend la terre fertile ? de pauvres Laboureurs. Qui fournit aux besoins de la vie, & même aux caprices du Luxe ? des Artisans habiles, mais pauvres. Qui a immortalisé la valeur d'Achille & la prudence d'Ulyffe ? Homère... Homère indigent & aveugle. Qui nous a laissé tout à la fois l'exemple d'une vie intègre & d'une mort courageuse ? Socrate ! & Socrate n'étoit pas riche. Ce n'est pas Lucullus qui sauva Rome ; & Jeanne d'Arc, avant de chasser les Anglois du sein de sa Patrie & de commander à la destinée de deux

Royaumes, servoit ignominieusement dans une Hôtellerie.

Honnêtes Indigens, pourquoi donc vous laisser abattre ? Pourquoi ne juger des choses que par leurs accessoires ? Ce Sybarite dont les ayeux étoient alliés à des Rois ; vous le croyez heureux : détrompez-vous. Son faste vous accable, son arrogance excite vos justes murmures : mais le vrai Bonheur s'achette, non avec de l'or ; cet homme seroit un Dieu ; mais avec des Vertus, des travaux honorables. Vous avez aussi des droits à la félicité. Pour qu'un Grand soit heureux, ou pour qu'il n'abuse pas de son pouvoir, il est nécessaire, dit-on, qu'il ait connu l'infortune : pour que l'homme Indigent soit heureux, il faudroit aussi qu'il eut éprouvé la malignité des Serpens cachés sous les fleurs, qui croissent dans le jardin des Grands.



L X I.

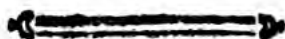
DE LA SCIENCE ET DE L'IGNORANCE.

POUR suivre la Vertu , faut-il tant de lumière ?

On connoît ses *devoirs* sans lire Ciceron :

Le Berger ignorant , au fond de sa chaumière ,

Pour être heureux & *sage*, en sçait plus que Charron.



LES écrits réunis des sept Sages de la Grèce , les offices de l'Orateur Romain , les pensées d'Epictète & de Marc Aurèle , le livre du Disciple de Montaigne , peuvent former des Moralistes ; mais ne sçauroient donner des Mœurs. Ce bon père de famille qui n'est jamais sorti de son hameau où il est né & où il doit mourir , ne cherche point dans des livres qu'il ne sçauroit lire , les instructions touchantes qu'il donne à ses enfans ; & ses enfans n'attendent pas pour l'aimer qu'il leur ait fait apprendre le quatrième commandement du Décalogue.

O vous ! que les circonstances ont environnés des ténèbres de l'Ignorance ; vous , dont on a négligé l'éducation & qui cachés

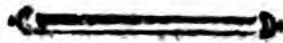
peut-être parmi vous un Platon , un Montesquieu , consolez-vous ! vous avez autant de droit qu'eux à la Vertu & au Bonheur , autant de moyens pour y parvenir. Plus près de la Nature , vous marchez plus sûrement dans le sentier de la vie. D'autres se fient trop à leurs propres lumières & s'égarerent. Le plus Sçavant n'est pas toujours le plus sage & le plus heureux. La Science des mœurs est à la portée de tout le monde. Elle ne demande point d'amples commentaires ; en rentrant dans son cœur , on y apprend tout ce qu'il est nécessaire de sçavoir.



L X I I.

DE L'ÉDUCATION DES PRINCES.

SI l'on m'eut confié les jeunes ans d'un Prince ;
Ignorant sa naissance , au fond d'une Province ,
Parmi les indigens confondu près de moi ,
J'en aurois fait un Homme , avant d'en faire un
Roi.



C E n'est pas au pied du trône que de-
vroit se faire l'Education du Prince qui doit
un jour y monter. L'Artiste se forme dans
l'atelier d'un grand Maître ; la place d'un
Homme de Lettres est dans la société des
Sages : celle d'un jeune Roi est au milieu de
son Peuple. Né pour commander à des
hommes , il faut qu'il les connoisse ; en trou-
veroit-il à la Cour ? Il jugeroit du monde
entier d'après ses Courtisans. Malheur au
Peuple dont le Prince enfant a été bercé par
eux , & à qui on a donné un sceptre pour
hochet. Dans l'âge de régner , il ne sentira
pas toute l'importance de ce qui jusqu'alors
lui a servi de jouet. Son bras devenu plus

pesant avec le tems en frappera indistinctement ses Sujets , comme il en frappoit sans conséquence ceux qui amusoient sa première jeunesse. L'habitude de commander , lui fera croire que c'est un droit inné en lui & qui n'appartient qu'à lui seul. Il ordonnera avant de sçavoir ce qu'il en coûte pour obéir ; & ses caprices deviendront des Loix ou des Arrêts. Ses yeux accoutumés à l'éclat de la Couronne , seront révoltés du spectacle de la misère , au lieu d'en être attendris. Ses oreilles familiarisées avec les accens mélodieux de l'adulation , seront choquées des cris discordans de l'infortune. Heureux les Sujets dont le Maître s'est cru d'abord leur égal.



L X I I I.

DE LA MODESTIE.

CE qu'est l'Épine aiguë à la Rose fleurie;
Ce qu'est l'Ombre aux Couleurs ; ce qu'est la Nuit
au Jour,
Le Voile à la Beauté, le Mystère à l'Amour :
Aux Vertus, aux Talens, telle est la Modestie.



LA Modestie suppose le Mérite, ou en tient lieu. Sans elle, on a peine à y croire, ou il revolte & blesse l'Amour-propre. La Modestie appaise l'envie qui pardonne volontiers au mérite, quand il consent à être inconnu. La Modestie est la gardienne des Vertus, en ce qu'elle les met à l'abri des dangers, qu'elles courroient sur un théâtre élevé. Mais en même tems qu'elle veille à leur sûreté, elle contribue tôt ou tard à leur éclat. L'humble violette se dérobe aux regards ; son parfum la trahit, & cette fleur qu'on fouloit aux pieds, se voit placée sur le sein modeste des Grâces, dont elle est l'emblême. Car la Modestie est sur-tout la

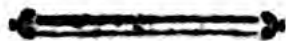
parure des Femmes. Ce *je ne sçais quoi*, qu'on remarque en elles, plus facile à sentir qu'à peindre, ce n'est autre chose que la Modestie. La ceinture de Vénus, ce chef-d'œuvre de l'imagination d'Homère; ce tissu merveilleux que les Poètes s'exercent tant à chanter depuis ce grand Maître; cette ceinture sans laquelle l'éloge d'une femme n'est pas complet: est-ce autre chose que la Modestie?



LXIV.

DE L'HUMANITÉ.

O sainte Humanité ! Vertu des belles âmes !
L'Univers divisé se rallie à ta voix,
Et de tous les mortels échauffés de tes flâmes,
Te ne formes qu'un tout soumis aux mêmes Loix.



IL est passé ce tems d'ignorance où l'Etran-
ger étoit traité de Barbare. Les hommes plus
éclairés sur leurs véritables intérêts, se don-
nent, pour ainsi dire, la main d'un bout du
monde à l'autre, & l'Humanité ne tardera
pas à opérer dans la morale les mêmes phé-
nomènes qu'opère en physique l'étonnante
Électricité. Encore quelques années, & sans
doute on n'ira plus sur les bords de l'Afrique
trafiquer de l'espèce Humaine, comme d'une
marchandise passive. Encore quelques an-
nées, & les Souverains respectivement ne
permettront plus que leur trône serve d'asyle
au crime commis sur une plage éloignée.
L'amour de la Patrie n'exclura point l'Hu-
manité. Ces deux mots exprimeront la même

Vertu , considérée sous deux points de vue différens. La terre regardée comme la mère commune de tous les hommes, ne verra dans ses enfans que des frères amis. Les guerres n'ont peut-être d'autre origine que cette indifférence coupable , que les hommes ont les uns pour les autres , lorsqu'ils ne sont pas nés sur le même sol. Si les Peuples se regardoient comme ne formant qu'une Nation, dont les différentes tribus sont étroitement liées par les besoins & par les plaisirs , il ne seroit pas aisé aux Chefs ambitieux de les armer les uns contre les autres. Mais pour opérer cette heureuse révolution , il faudroit faire disparoître tant de distinctions qui engendrent les rivalités, tant de barrières odieuses qu'éleve le préjugé entre les Nations. Il faudroit un même culte , une seule législation , &c. . . . Il ne faudroit peut-être qu'un grand Homme.

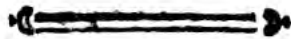


L X V.

DES QUATRE SAISONS DE LA VIE.

Notre Vie est un champ qu'il nous faut cultiver :
Les Fleurs sont au Printems , les Fruits sont en
Automne ;

Les Travaux pour l'Été, le Repos dans l'Hyver :
Des Lauriers du Matin, le Soir fait sa Couronne.



LA marche des Saisons est une règle pour les différens âges de la Vie, & le Bonheur consiste à ne point s'en écarter. L'homme inconséquent qui se repose aux jours de travail , fera obligé de travailler pendant les jours de repos. Celui qui n'a point semé au Printems , ne recueillera point dans son Automne. Qui n'a pas mis à profit son Été, aura un Hyver triste & difficile. Prenons la Nature pour modèle, on ne s'égare point sur ses traces. Appliquons sa méthode à l'économie de la vie humaine. Les maux de la société ne viennent peut-être que de ce que les hommes ne font pas tous à leur place, & ne font point les choses dans leur tems.

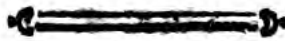
Le vieillard veut jouer encore le rôle du jeune homme, ou il entasse dans le tems destiné pour jouir paisiblement. Le jeune homme, tout entier à ses plaisirs, ne croit pas qu'un jour ils l'abandonneront. Cet autre dans l'âge viril traite des affaires avec la légèreté de l'enfance ou la lenteur de la vieillesse. Heureux celui qui se laisse conduire par l'instinct toujours sûr de la Nature. Une alternative sagement ménagée de peines & de plaisirs, lui forme un cercle qu'il parcourt gaiement & qu'il renouveleroit sans fin avant d'être dégoûté.



L X V I.

LE SOMMEIL DU MÉCHANT.

ENFIN , un mauvais Roi dormoit profondement :
Un Sage , à ses côtés , veilloit dans le silence ;
Quelqu'un lui reprochant sa lâche complaisance :
Ne troublons point, dit-il, le sommeil du Méchant.



A L'EXEMPLE du Sage , laissons dormir , non seulement les Tyrans ; mais encore ceux auxquels il ne manque qu'un trône pour faire tout le mal qu'ils ne peuvent commettre que par intention. Ces Juges qui ne se servent des balances de Thémis que pour peser l'or de leur cliens & de son glaive , que pour en frapper l'Innocent pauvre. Ces Ministres de la Religion & de l'État , qui ne font servir l'autorité du Dieu , qu'ils représentent , que pour consacrer leurs sourdes manœuvres. Ces Epouses acariâtres , qui bannissent de leur maison la paix & les ris. Ah ! puisse un Sommeil létargique s'emparer de cette foule coupable , & remplir l'intervalle entre leur enfance & le moment

de leur trépas. Ou plutôt, puissent les Méchans, effrayés d'eux-mêmes, se dire : on bénit notre Sommeil; répandra-t-on des larmes à notre mort, devenue un bienfait pour la société ?



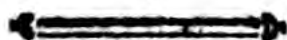
LXVII.

D U S A G E .

Las! je cherchois un Sage & je perdois mes pas ;
Une voix inconnue enfin me dit tout bas :

« L'oiseau né de sa cendre & qui toujours voyage .

» C'est invisible oiseau , le Phoenix , c'est le Sage. »



QU'EST-CE qu'un Sage? Que n'est-il aussi aisé à rencontrer qu'à peindre ! Ouvrez le premier Livre de Morale ; vous en verrez le Portrait d'autant plus beau que l'Auteur l'a fait sans modèle. Ma définition sera courte : un Sage est un Homme. C'est-à-dire , un être qui placé entre la Raison & les Passions , fait usage du fil que lui a donné la Nature pour se guider dans la carrière de la vie.

L'Instinct a fait plus de Sages que les lumières des Sçavans. Celui qui doit sa sagesse à l'Instinct de la Nature , peut être sage impunément. Celui qui la doit à son génie

M

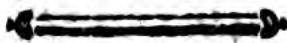
ourt risque d'éprouver le sort du Phœnix
qui meurt sur le bucher allumé par lui-même.
Mais malheureusement le Sage ne renaît pas
de sa cendre.



LXVIII.

DES VERTUS ET DES VICES.

SI les Vertus sont sœurs, tous les Vices sont frères;
 N'en laisse pas entrer un seul en ta Maison :
 Interdis-leur ta porte, & charge la Raison
 De veiller nuit & jour à tes ordres sévères.



L'ORGUEIL mène à l'Injustice, l'Injustice à l'Inhumanité, &c. C'est un cercle qu'il faut parcourir & renouveler sans fin, dès qu'on y est entré. Ce qui doit consoler; c'est qu'il en est de même des Vertus. La Douceur dispose à l'Indulgence; celle-ci à la Concorde, &c. L'Homme est placé entre ces deux extrémités qui s'excluent mutuellement. C'est à lui à choisir. Choisit-il bien? Il faut encore qu'il veille à ce qu'il ne se fasse aucun mélange. Qu'il laisse pénétrer un seul Vice dans son cœur; il sera tout étonné de les y trouver tous dans la suite. Il doit les consigner à la Raison qui

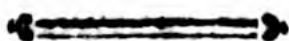
lui a été donné pour diriger les Passions. Mais souvent aussi, il faut surveiller la Surveillante elle-même ; Duegne facile à corrompre ou à se laisser tromper.



LXIX.

DE LA DOUCEUR.

FILLE de la Bonté, la Douceur est un charme,
Qui sur la Beauté même obtient souvent le pas :
Sexe, pour triompher, c'est votre plus belle arme ;
Avec elle, en tout tems, vous avez des appas.



LA Douceur est sur-tout la Vertu des Femmes. Leur caractère, leurs occupations, le rôle qui leur est destiné dans le monde, & jusqu'à la délicatesse de leur organisation, tout leur fait une loi de la Douceur. Avec la Douceur, on les dispense de la Beauté : la Douceur est la première des Grâces : c'est le charme de la vie privée & le baume qui ferme les playes que le malheur fait à notre âme. Une Femme acariâtre est le supplice de son Mari & le fleau de deux Familles. C'est la Douceur qui ramène un Epoux dissipé, la contradiction l'aigriroit, sans le

rendre plus sage. Le triomphe qu'obtient la
Douceur est d'autant plus beau qu'il est ac-
cordé volontairement.



L X X.

DES FLATTEURS.

LE Sage se corrige en observant les Foux.

Mais fuyez les Flatteurs ; les yeux fixés sur vous ,
Même avant le succès , ils vous crieront : *Victoire !*
N'écoutez pas ; courez ! c'est au but qu'est la gloire.

MALHEUR à celui qui se repose au milieu de la carrière. Crédule , il s'endort sur la foi de ses Rivaux devenus ses Flatteurs pour le tromper ; d'après leurs éloges intéressés & menteurs , il présume trop de ses forces déjà couronnées par un triomphe éphémère. Quand il se reveillera , il se trouvera seul sur l'arène ; plus de couronnes ! Il retournera sans gloire au sein de sa famille ; il en sera reçu froidement & il consumera dans la honte & l'ennui le reste d'un vie qu'il auroit pu rendre célèbre & utile.

Dans la carrière de la vie , l'Homme prudent , quand son tour n'est pas encore venu , s'instruit en observant , & les fautes des vaincus le rendront vainqueur. Le moment de

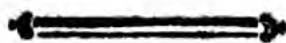
paroître est-il arrivé ? Il s'élance dans la lice ; sans perdre un tems précieux à mesurer ses Rivaux , la couronne de l'immortalité qui l'attend au but est le seul objet qui fixe tous ses regards. Il vôle , en se détournant des obstacles qui ont arrêté ses Prédécesseurs & qui feront échouer ses Compagnons imprudens , qu'il égale déjà & que dans peu il laissera loin derrière lui. En vain des Spectateurs jaloux lui crient sans cesse : changez de route ; détournez-vous ; arrêtez ; sourd à leurs clameurs infidieuses , il touche au terme & le vainqueur relève lui-même les vaincus dans leurs chûtes.



LXXI.

DES HONNEURS.

DES Honneurs éclatans ne fois pas Idolâtre ;
Choisis un Rôle aisé sur un obscur Théâtre :
Dans la Scène du monde ; heureux qui , Spectateur ,
Vivroit sans être vu , mourroit sans être Acteur.



POUR jouer un rôle brillant dans la Société , il en coûte ordinairement si cher ! ... Les sifflemens & les huées d'un Parterre injuste & partial sont les moindres désagrémens auxquels il faut s'attendre ; & compte-t-on pour rien la violence qu'il faut se faire pour paroître ce que l'on n'est pas , pour se pénétrer de l'esprit d'un rôle difficile à saisir , honteux à soutenir ? Plus d'une fois , on est mal secondé par un Auteur inhabile , ou trahi par un envieux mécontent du personnage subalterne & ingrat qu'il joue , & avide des applaudissemens passagers & suspects , surpris à une populace insensée ou sans goût. Et que nous revient-il des succès les plus brillans ? De la fumée qui nous enivre , ou

nous aveugle, quelques grains d'or qui nous éblouissent & nous enlèvent cette heureuse & douce sécurité, compagne de la vie privée & qui seule est le bonheur. Au milieu de quelques amis, au sein d'une épouse tendre, entourés d'enfans sagement élevés, inconnu au reste de la terre, que faut-il de plus pour dire en mourant : j'ai vécu.



///

///

///

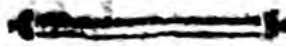
///

LXXII.

DU SILENCE.

PARLEZ peu ! que , semblable au courant dont les
eaux

Du Laboureur voisin font bénir leur passage ,
Votre bouche avec choix ne verse que des mots
Dignes de séjourner dans l'oreille du Sage.



LA retenue dans le langage annonce la retenue dans la conduite de la vie. Moins vous parlerez , plus vos paroles auront de poids. On méprise un grand parleur ; on respecte jusqu'au Silence de l'homme sensé qui n'ouvre la bouche qu'à propos. Le premier ressemble à ces Charlatans qu'on écoute dans les places publiques par désœuvrement , & sans prendre aucune confiance dans leurs drogues qu'ils ont trop vantées. Le second fait sur les Auditeurs attentifs l'impression que faisoient les Oracles sur

l'esprit des Anciens. Le laconisme de leurs décisions en impositoit autant que le sens même de leurs réponses.



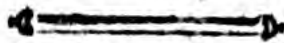
L X X I I I .

DE L'INÉGALITÉ DES CONDITIONS.

QU'UN autre aille aux honneurs par le chemin
du crime!

Ami, quand tu devrois en être la victime,
Ne cesse point d'être Homme, en approchant des
Grands :

La Vertu rétablit l'égalité des rangs.



IL est des Misantropes (*) qui déclament contre l'Inégalité des Conditions : d'un mot, on peut étouffer leurs murmures & leur fermer la bouche.

(*) Qu'on se garde bien de soupçonner l'Auteur d'avoir voulu désigner ici le Philosophe Genevois, *J. J. Rousseau*. Au contraire, il saisit cette occasion de rendre son tribut d'hommage à la mémoire de l'Épicéte moderne, que nous venons de perdre & qu'il a tâché de caractériser dans ce Distyque :

Son esprit exerça cruellement son cœur;
On lui vendit la gloire au prix de son bonheur.

N

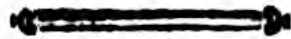
Soyez Vertueux , & la distance immense qui au premier coup-d'œil vous sépare de l'Homme en place , chargé d'honneurs & de biens , est franchie : vous êtes son Egal , s'il a vos Vertus ; & son Supérieur , s'il n'a que des dignités & de l'or.



L X X I V.

PORTRAIT DE L'ÉGOÏSTE.

L'ÉGOÏSTE est bien près de devenir ingrat ;
Il voudroit, dans son cœur, vivre seul sur la terre,
Et contre son semblable il est toujours en guerre ;
Pour être Vertueux, il lui faut un contrat.



L'ÉGOÏSME est l'excès de l'Amour-propre. Il relâche les nœuds les plus étroits & les plus doux. Il dessèche le cœur & le rend trop aride pour que les Vertus puissent y germer dans la suite. Il isole l'Homme & le fait devenir, sans qu'il s'en apperçoive, l'ennemi de la société & de lui-même. Un Egoïste commence par voir avec indifférence les maux d'autrui, & finit par s'en réjouir. Il n'a point de Patrie, de Famille, ni d'Amis. Il se fait le centre où tout doit aboutir. Insensiblement aussi l'Egoïsme mène au vice le plus honteux, à l'Ingratitude. Si l'Egoïste ne s'endurcit pas toujours jusqu'à devenir ingrat ; jamais du moins il ne s'élèvera jusqu'à mériter le titre de Bienfaiteur ;

puisque le désintéressement est la base de la bienfaisance. L'Egoïste l'est impunément, tant qu'il peut se passer de ses semblables ; mais les infirmités de la vieillesse, les inconstances de la fortune, le désert que l'Egoïste forme autour de lui, vengent la société tôt ou tard. On oublie celui qui n'a pensé qu'à soi. L'Egoïste a vécu, sans faire le bien ; il meurt, sans causer de regrets.



L X X V.

ENCORE, DE LA DOUCE MÉDIOCRITÉ.

HEUREUX qui dans le port, à l'abri de l'orage,
Ne craint que pour autrui les dangers du naufrage,
Et peut dire en lui-même ; « O sort ! je ne crains
» rien ;
» J'ai fait, ou j'ai toujours voulu faire le bien ».



UN Prince appartient à ses Courtisans,
le Courtisan aux honneurs qu'il brigue ;
l'Avare appartient à son or, le Voluptueux
aux caprices de ses Maitresses : l'Homme de
bien n'est qu'à lui.

Mais ce n'est qu'au sein de la douce Médiocrité que l'Homme de bien peut marcher, libre au milieu des passions. On ne sauroit trop recommander cette douce Médiocrité, ce genre de vie privée qui ne nous enleve pas à nous-même, qui ne nous fait point chercher le Bonheur hors de nous, & que nous ne dédaignons jamais impunément. Au milieu d'une fête brillante & tumultueuse, l'homme de Cour, le riche Citadin

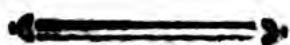
se rappelle, en soupirant, l'humble foyer de ses ancêtres. Il regrette les plaisirs tranquilles de son premier état. Il ne faisoit point de jaloux, d'envieux; il ne craignoit point d'ennemis, quoiqu'il fut heureux, parce que son Bonheur ne coûtoit rien à ses semblables.



L X X V I.

DE LA RENOMMÉE.

PAISIBLES Citoyens, dont l'âme est encor pure,
Saisissons le Bonheur dans une sphère obscure,
Et laissons l'Homme vain se faire un nom fameux;
Il faut vivre ignoré, si l'on veut vivre heureux.



VOULEZ-VOUS être heureux? consentez à vivre inconnu. Renfermez-vous dans un cercle dont la petitesse échappe à l'œil de l'Envie. Ne vous faites pas une honte d'être oublié. Qu'on ignore que vous existez! Ne fréquentez pas la route de l'Ambitieux; à ce prix, il vous laissera la paix & ne troublera point vos tranquilles plaisirs, si étrangers aux siens. Est-il si pénible de se résoudre à vivre ignoré? Que perd-on, quand on renonce à une vaine célébrité? La Renommée & la Fortune ressemblent à ces grands Seigneurs qui daignent honorer de leurs visites des Vassaux qui s'en passeroient bien; leur Suite

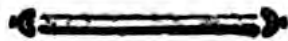
enhardie par la présence des Maîtres, ravage l'enclos du pauvre Métayer, & détruit en une heure les travaux & la récolte d'une année.



LXXVII.

DE L'INDIGENCE HONNÊTE, ET DE
LA RICHESSE COUPABLE.

POUR les Midas titrés garde un mépris profond ;
Vois-tu, d'un œil jaloux, leur coupable richesse ?
Deviens plus riche qu'eux ; embrasse la Sagesse :
L'Or, s'il est mal acquis, est plus vil que le Plomb.



HOMMES Vertueux, mais Pauvres, qui daignez vous montrer jaloux du coupable opulent : oui ! vous excitez mon indignation. Soutenez mieux votre dignité & gardez-vous de vous compromettre, quand la nécessité vous traînera en la présence d'un Midas titré. Plaignez-le de ne pas sentir la volupté, attachée à la condition d'un homme riche qui peut s'ennoblir, en tendant la main à la Vertu négligée. Plaignez-le ! mais gardez-vous de lui porter envie. Vous êtes plus riche que lui.

Un Traitant assis sur des tonnes d'or, ressemble assez bien à ces figures grotesques

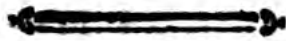
& ridicules, que la Mode capricieuse va chercher à la Chine, qu'elle place sur de riches plateaux & qui ne brillent que d'un éclat emprunté. Mais qu'on leur oppose les chefs-d'œuvre de nos grands Maîtres ! La simplicité & la noble proportion de ces marbres font ressortir davantage la mesquinerie des figures japonaises. Sachez donc vous apprécier, ô vous ! dont l'indigence relève encore le mérite. Ne vous dégradez point jusqu'à former des vœux indignes du sacré caractère dont vous êtes revêtus, & sans désirer des richesses suspectes, conservez intact le trésor de vos Vertus.



LXXVIII.

DE L'ÉCOLE DU MALHEUR.

C'EST au sein du Malheur que naquit l'Industrie ;
La Mollesse toujours énerva les Talens :
Le duvet paresseux assoupit le Génie ;
Rarement, le Mérite habite chez les Grands.



TELLE est la marche de la Nature. Elle a placé le Courage & l'Invention à côté de la Misère ; la Foiblesse & la Languueur au sein de la Prospérité. L'Homme porte en lui le germe de toutes les Vertus & de tous les Talens. Mais c'est la Nécessité seule qui peut développer ce germe : celui qui est né sans besoin le laisse souvent avorter, faute de culture.

Riches & Grands , méfiez-vous de la Fortune ; Mortels infortunés , attendez-en tout, Homère & Milton étoient pauvres tous deux , tous deux aveugles : que de Rois dans l'Histoire ont un nom moins fameux !

Il semble que le Génie se'plaise parmi les ruines. Il dédaigne les lieux qui brillent d'un autre éclat que le sien.



L X X I X.

PARALELLE DE LA VILLE ET DES CHAMPS.

O TOI qui veux goûter la Félicité pure!
Loin des grandes Cités , aux Champs prends ton
effor.
On trouve dans les Champs (plus près de la Na-
ture)
Les restes précieux du paisible Age d'or.



QUE voit-on dans les Villes ? des Palais pompeux & souvent sans goût ; on y foule un sol durci par un pavé fatigant & boueux ; des ruisseaux fangeux & fétides y semblent être l'élément de ceux qui les franchissent. Il faut fuir devant des coursiers rapides , attelés à des chars bruyans. On y fréquente des Spectacles où l'on s'est fait une loi de contredire la Nature ; on y voit partout des Temples desservis par l'Intérêt , des Tribunaux où l'on égorge juridiquement : des Jardins alignés qui font bâiller quand on y est seul , & qui dans les jours d'étiquette révoltent par un luxe sans pudeur. A chaque

O

as , on y rencontre des Négocians trompeurs , une Soldatesque grossiere , une Populace abrutie : les femmes y ont tous les vices des hommes , & les hommes tous ceux des femmes.

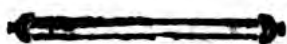
Un Ciel serein ; des ruisseaux purs ; des gazons qui délassent le Voyageur & reposent les yeux ; le chant varié de mille oiseaux ; les travaux du bœuf docile ; le lait de la vache bienfaisante ; la toison des troupeaux aussi doux qu'elle ; la fraîcheur des bois ; le parfum & l'éclat des fleurs ; la saveur des fruits ; le spectacle sublime du lever du Soleil ; le calme attendrissant du soir. La joie, le contentement , la paix , qui se communiquent aux trois règnes de la Nature : Tout invite l'Homme à venir aux Champs , & tout devoit l'y retenir.



L X X X.

TABLEAU D'UNE VIE HEUREUSE.

SOL libre, toit de chaume & récolte abondante,
Un lit pour l'indigent, peu d'or, toujours la paix,
Un Ami, deux Enfants nés d'une Epouse amante :
Voilà le vrai Bonheur, s'il exista jamais.



LA nourriture la plus saine est aussi la plus commune & la moins dispendieuse ; de même, les plaisirs les plus doux sont à la portée de tout le monde. Dans quelque état qu'on soit, on peut rencontrer un ami, contracter les doux nœuds de l'Hyménée, devenir père & rendre de bons offices à ses semblables ? Otez ces plaisirs, qu'est-ce que la vie ? Pour être riche ou puissant, il faut mettre en jeu un grand nombre de moyens qui tous ne sont pas également innocens ; il faut exposer son repos, le plus souvent même son honneur : il en coûte bien moins pour être Heureux. Tous ces grands Personnages, victimes de leur propre erreur, ont cherché le Bonheur par le circuit le plus long

& le plus pénible : s'ils eussent suivi la ligne droite de la Nature , bientôt ils l'auroient rencontré.

Mais le Bonheur ressemble à ces denrées que l'on dédaigne , parce qu'elles sont à vil prix & que tout le monde peut se les procurer. On aime à se distinguer , à sortir de la foule ; & pour satisfaire l'Amour-propre , on renonce à la Félicité.



L X X X I.

A V I S A U X R I C H E S.

ACCUEILLE sur ton champ le timide Glaneur :
Le deslin lui fait-il une assez grande injure ! . . .
Il vit de tes Bienfaits , lui , Fils de la Nature ,
Qui devoit être aussi , comme toi , Moissonneur.



RICHE , que dirois-tu , si , étranger sur le sol paternel , tu étois méconnu & méprisé de tes frères ? Si tes égaux couverts de tes dépouilles , insultoient à ta honteuse nudité , & nageant dans le superflu , te refusoient le nécessaire ? Que dirois-tu , si un nombreux Domestique te refusoit insolemment l'entrée d'une maison , où tu étois né pour commander ? Tu chercherois , sans doute , alors à faire parler tes droits. Les Tribunaux retentiroient de tes justes plaintes. Si Thémis éblouie & corrompue par l'or de tes adversaires , fermoit l'oreille à tes clameurs & te dénioit toute justice ; n'écoutant que la voix de la Nature outragée , juge dans ta propre cause , ou par force , ou par

adresse , on te verroit tenter tous les moyens de rentrer dans ton Patrimoine. Seul , contre plusieurs , si tu succombois ; il te faudroit supporter en silence le joug de l'iniquité ; tu irois sur une terre étrangère cacher ta honte & mendier des secours ; en attendant que la mort , trop lente , vienne terminer une vie , devenue pour toi un fardeau humiliant.

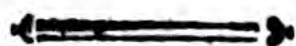
Riche , tel est le sort du Pauvre.



LXXXII.

SUR LES GUERRIERS.

VOUS, qui portez le glaive, & loin de nos murailles
Illustrez votre vie au milieu des Batailles,
Guerriers, sachez regler votre noble courroux,
Et qu'avec le Héros, on trouve l'Homme en vous.



ÊTRE un Héros n'est peut-être pas aussi difficile qu'on le pense. Tel est lâche en présence d'un seul, qui devant mille témoins devient un Achille. Sur la brèche on brave la mort qu'on éluderoit en champ clos.

Mais avoir de l'Humanité, le glaive à la main; pouvoir tout & ne faire que ce que l'on doit; voir un homme dans un ennemi vaincu; en servant l'État, ne point écouter ses ressentimens, ses intérêts particuliers; dédaigner une action qui ajouteroit à sa propre gloire, mais qui seroit superflue à sa Patrie; ne point ruiner ses Compatriotes, pour prix de les avoir défendus; écouter la Justice, quand on peut faire parler la force: voilà le véritable Héroïsme. Mais pourquoi

faut-il qu'on outre toujours l'esprit de son état ? L'Officier qui commande la mort , en menacera son Ami pour terminer la querelle la plus futile. Celui dont le métier est d'égorger d'innocentes Brebis, est moins accessible à la pitié que le Berger qui les a nourries.



LXXXIII.

DE LA SOLITUDE.

L'HOMME de bien se cherche , & le Méchant se fuit :

L'un rentre dans son cœur , comme en un sanctuaire ;

L'autre porte en lui-même un tribunal sévère ,
Où l'importun remords sans cesse le poursuit.



LA Solitude , insupportable à celui dont la conscience est bourrelée , a des attraits pour l'Homme vertueux. Sans fuir la Société qu'il aime, dont il a besoin & à laquelle il sçait être nécessaire , l'honnête Homme se plaît quelquefois à se trouver seul pour s'occuper du bien qu'il a fait & de celui qui lui reste à faire ; pour se transporter en imagination près des objets chers à son cœur , pour rectifier autant qu'il est en lui une nature toujours imparfaite ; pour jouir de la paix pour laquelle il est né. L'Homme de bien trouve des plaisirs partout ; partout il est avec un Ami. Le Méchant ignore ces

jouissances : si malgré lui , il reste livré à lui-même , pendant l'intervalle d'un plaisir bruyant à un plaisir plus bruyant encore ; seul devant lui , juge & partie à la fois ; il prononce en frémissant sa propre sentence , dont les remords ont déjà prévenu & hâté l'exécution. Il n'est bien que hors de lui ; semblable à ces Epoux mal assortis , qui ne trouvent que l'ennui & le chagrin dans l'intérieur de leur maison.



LXXXIV.

LE TEMPLE DU BONHEUR.

MES Amis! préférons la Gloire à la Richesse,
Aux Honneurs les Talens, aux Talens la Santé :
Mais à tous ces trésors préférons la Sagesse ;
La Sagesse conduit à la Félicité.



SUR le rapport du petit nombre de ceux qui ont fréquenté le temple du Bonheur, en voici la description abrégée. Cet édifice n'est pas grand, & plutôt au sort qu'il fut rempli ! On croiroit, peut-être, que l'or y brille de toutes parts ; que c'est un château de Fée, le Palais d'Armide. Point du tout ; il faut être prévenu pour sçavoir qu'on est dans le Palais de la Félicité. Rien n'y est recherché, miraculeux. On n'y remarque rien qu'on n'ait vu partout ailleurs. Ce n'est pas le séjour de la prétention, ni du luxe. La Sagesse a été l'architecte du Temple du Bonheur. La Santé, les Talens, la Gloire, même la Richesse, l'ont élevé sous ses yeux & d'après son plan.

On a voulu contrefaire le temple du Bonheur : plusieurs même s'y sont laissés tromper. Mais ce à quoi l'on reconnoît qu'on n'a point erré dans la recherche de la Félicité ; c'est que ceux qui sont parvenus à son véritable séjour y restent sans désirer d'en changer , & y attendent paisiblement le terme de leur vie.



LXXXV.

SUR L'INGRATITUDE.

INDULGENS , pardonnons la Colère & l'Orgueil ;
Des Riches & des Grands c'est l'ordinaire écueil :
Excusons la Tiédeur , fille de l'Habitude : ...
Mais qui justifiera la noire Ingratitude ?



PÈRES tendres & éclairés , qui gémissiez
en secret sur les défauts de vos enfans : con-
solez-vous s'ils sont emportés , vindicatifs ,
fiers , légers ou indociles ; c'est moins leur
ouvrage , que celui de la saison de leur vie.
Leur esprit est-il longtems rebelle aux talens
dont vous voulez l'orner , attendez qu'ils en
sentent le besoin ? C'est un terrain tardif qui
vous dédommagera de votre sollicitude &
de vos soins. Mais je partage votre douleur
& comme vous je me repentirois d'être
père , si l'Ingratitude étoit le vice de mes
enfans. L'Ingratitude est un Monstre dans la
Morale , ainsi que l'Hydre à cent têtes en
étoit un dans la Physique ancienne. N'espé-
rez pas d'un cœur ingrat d'heureux retours ,

d'heureux fruits. C'est un caillou qui ne peut devenir fécond que par le dérangement des loix immuables de la Nature. Qu'il est à plaindre le mortel qui n'a jamais éprouvé les élans de la Reconnoissance ; dont le cœur avare ne s'ouvre que pour recevoir, & jamais pour rendre ! Les Bienfaits réciproques maintiennent la Société ; d'un bout du monde à l'autre, les Hommes doivent se les passer, pour ainsi dire, de main en main. L'Ingrat intercepte le commerce de la vie, & ressemble à ces canaux *infideles* qui destinés à distribuer dans une grande ville un eau salutaire, la retiennent, la laissent croupir ou perdre dans les sables.



LXXVI.

DE LA BONTÉ.

DE toutes les Vertus , à mes yeux la première ,
Celle qui les renferme , Amis , c'est la Bonté :
Ainsi qu'on voit les sens soumis à la Beauté ,
La Bonté se soumet notre âme toute entière.



VOULEZ-vous être aimé ? soyez Bon. Les Richesses vous procureront des Adulateurs ; les Talens des Mécènes ; la Bonté vous donnera des Amis. La Bonté peut tenir lieu des qualités les plus brillantes. La Bonté fait sur le cœur la même impression que le Beauté sur les sens ; mais l'empire de la première est bien plus durable. Ce mot *Bonté* a paru renfermer un sens si énergique dans notre langue , qu'on en a étendu la signification jusqu'à lui faire exprimer la perfection de toutes choses : on dit , *un bon Roi , un bon Père , la bonne Nature*. Chez un peuple Sauvage , on se contente pour tout éloge d'appeller *Homme* celui qui a fait une belle action. Heureux celui qui mé-

riteroit à sa mort qu'on écrivît sur sa tombe
cette inscription préférable à l'épitaphe la
plus pompeuse :

Il fut Bon.



LXXXVII.

DU REMORDS.

IL est un Ennemi domestique , implacable ,
Qui d'un supplice lent martyrise le cœur ;
Trop digne Enfant du crime , il en a la noirceur :
Le veux-tu mieux connoitre ? interroge un Cou-
pable.



A VANT de commettre une mauvaise action , si l'on sçavoit les tourmens qu'on se prépare ; il n'y auroit peut-être plus de coupables sur la terre. On prétend qu'un second crime coûte moins que le premier ; je n'en fais rien , mais je ne puis croire qu'on se familiarise jamais avec le Remords. Dans une vie dissipée & tumultueuse , dans le tourbillon des plaisirs bruyans , on vient peut-être à bout d'affoiblir sa voix ; mais , sans doute , elle trouve toujours des momens pour se faire entendre. Et que ces momens doivent être cruels ! Qu'il en doit coûter pour être un méchant Homme ! Il est si doux , il est si facile d'être Vertueux ! Il y a

cette différence entre le Vice & la Vertu, que le Vice sous un masque riant cache un cœur agité, tandis que la Vertu, sous un front quelquefois sérieux, conserve un cœur tranquile & serain. Le Vice promet des plaisirs & ne cause que des regrets; les sacrifices qu'exige la Vertu sont suivis d'une paix inaltérable.

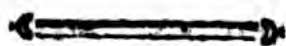
Après un crime commis, le Remords est une barrière qui défend d'en commettre un second: malheur à qui ose la franchir; il est rare qu'il rentre dans le sentier de la Sagesse.



LXXXVIII.

SUR LES PROCÈS.

O TOI qui n'es que juste ; abandonne tes droits.
Souffre en paix. Que pourroit ta stérile innocence ?
Thémis , au bruit de l'or , s'éveille ; & sa balance
Au Coupable opulent sert à vendre les Loix.



LE plus mauvais Accommodement (dit le Peuple) vaut mieux que le meilleur Procès. Et le Peuple a raison. Il parle d'après les faits , & trop souvent d'après sa propre expérience, Souffrons en paix , & en voulant réclamer la Justice, ne donnons pas une nouvelle occasion de l'enfreindre. Riches ou Pauvres , ne nous montrons pas trop jaloux de nos droits. Riches, nous aurions à rougir d'avoir acheté la Justice ; Pauvres, nous aurions à nous repentir de la réclamer , sans avoir de quoi la payer. Mais, nous dira-t-on , les Méchans pulluleront , si on leur abandonne le champ de leur iniquité. Sans doute ! mais leur nombre diminueroit-il , si on se hasardoit de les combattre avec des forces inéga-

les? Enveloppons-nous de notre Vertu. Contentons-nous du suffrage de notre Conscience, sans briguer celui des Tribunaux suspects, puisqu'on les convertit trop souvent en Bureaux de Banque.

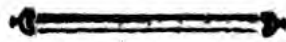
D'ailleurs, la multiplicité des Loix, leur complication qui en est une suite, les décisions contradictoires de leurs interprètes, l'adresse des Avocats verbeux, les subterfuges obscurs des Officiers subalternes, tous ces obstacles, qui effraient les Juges les plus intègres & les plus éclairés, ne doivent pas, sans doute, rassurer leurs cliens & les encourager dans leurs justes prétentions. En perdant quelques-uns de nos droits, nous acquerrons insensiblement le goût du repos, de l'indulgence & de la douce médiocrité. Ce sont des trésors qui en valent bien d'autres.



L X X X I X.

SUR LES CÉLIBATAIRES.

DEVOUONS au mépris le faux Célibataire ,
Qui semant la discorde au sein de deux Epoux ,
Dans le lit conjugal porte un pied adultère ,
Et ravit à l'Hymen ses plaisirs les plus doux.



QUOIQ'IL existe très-peu de circonstances qui puissent exempter l'Homme de remplir les devoirs attachés au nom de Citoyen ; cependant, la corruption de mœurs, le Luxe dont elle est une suite, le Gouvernement tyrannique sous lequel on peut avoir le malheur de naître, & d'autres obstacles pareils, peuvent quelquefois suspendre le tribut que l'on doit à la Nature & à la Société. Mais de quelle indignation, de quel mépris est digne le mauvais Patriote, qui s'exemptant de ces liens rompt ceux de ses Concitoyens, qui se vange sur autrui de l'ennui, & du vuide affreux qu'il s'est imposé à lui-même ; qui est assez lâche pour tromper la bonne-foi du Mari, en abusant

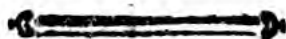
de la foiblesse de la Femme , & met la confusion dans la génération d'une Famille où règnent la paix & l'harmonie. Malheur au Peuple chez lequel ce désordre , loin d'être puni , attire encore des plaisanteries cruelles à ceux qui en sont les victimes , & une sorte de considération à ceux qui les immolent. Malheur au Peuple chez lequel le Vice a les *Rieurs de son côté* , & où la Vertu trompée est vouée au deshonneur & au ridicule.



X C.

DE L'ENFANCE.

L'ENFANCE, de la vie est le plus bel instant :
Les grandes passions n'ouvreroient point d'abîmes ;
On finiroit ses jours sans les noircir de crimes ;
Si l'Homme sur la terre étoit toujours Enfant.



L'ENFANCE est l'âge d'or de la vie de l'Homme. Ce n'est qu'à cette époque qu'on peut le dire heureux. L'or, dont le nom & la présence reveillent en nous tant d'idées, l'or aux yeux des Enfans n'a de valeur que par son éclat qui les réjouit. Toutes ces distinctions dont l'Homme est si jaloux dans sa maturité ne sont rien pour l'Homme-enfant. Un sceptre n'est pour lui qu'un hochet. Le glaive de la Justice lui serviroit d'instrument pour tailler ses joujoux, & cet usage en vaudroit bien d'autres. Tous les Hommes sont ses égaux, ses amis. Les dehors ne lui en imposent pas. Philosophe sans le sçavoir, il l'est bien plus que ceux qui croient l'être. Il ne sçauroit distinguer une tête couronnée,

de celle qui porte un simple chapeau de paille. Pourvu qu'on l'amuse, tout lui est indifférent ; & souvent il sçait s'amuser dans la plus profonde solitude.

L'Enfance est confiante & sans détours. Pour elle, le tems est toujours au présent, le passé n'est plus rien & l'avenir n'existe pas encore. L'Hypocrisie est inconnue à l'Enfant élevé sous les yeux de la Nature ; il ne dit que ce qu'il pense, même contre lui. Il hait toute contrainte. L'étiquette est pour lui une chimère ; la liberté est son idole. Heureux les Hommes, s'ils n'oublioient pas sitôt le premier âge de leur vie.



XCI.

DES DEVOIRS MATERNELS.

POUR conserver un teint de roses & d'albâtre,
 De combien de plaisirs se prive une marâtre !
 Est-il dans la Nature un tableau plus touchant,
 Que celui d'une Mère allaitant son Enfant ?



AUROIT-ON pu imaginer que le frivole avantage de conserver de la fraîcheur & de l'éclat balanceroit dans le cœur d'une Mère le salut de son Enfant. Les Philosophes les plus éloquens n'ont pu ramener à leurs premiers devoirs des Femmes, que la Nature seule auroit dû empêcher de s'en écarter. O Luxe corrupteur, c'est-là ton ouvrage !

Dans les tems de notre Monarchie, que nous appellons Barbares; dans les siècles de l'ignorance & des préjugés, les Mères bornoient tout leur sçavoir aux soins de leur ménage. Le Bonheur de leurs Epoux, le Bien-être de leurs Enfans, les occupoient tout entières. Ce n'étoient pas seulement les Femmes du Peuple qui se conduisoient ainsi :

Q

la Reine Blanche , digne d'avoir pour fils Louis IX , étoit jalouse à l'excès de ses devoirs Maternels : un jour ayant été obligée de les suspendre pour recevoir des Ambassadeurs , elle confia le jeune Prince à l'une des Dames de son Palais ; de retour auprès de son Enfant , voyant qu'il refusoit la mamelle qu'elle lui offroit , & soupçonnant que le lait d'une autre que sa Mère l'avoit rassasié ; dans son dépit respectable , elle lui fit rejeter cette nourriture étrangère , & mérita toute la tendresse du Monarque , dont on connoît la piété filiale.



X C II.

PARALLELE DU JUSTE ET DU COUPABLE.

UN pain noir & grossier, quelques sauvages herbes,
UN toit couvert de chaume, un cœur pur & la paix,
Valent cent fois l'éclat de ces maisons superbes,
Où veille le Remords au milieu des Forfaits.



LE Remords!... à ce nom, les Ris innocens prennent la fuite; la Fête la plus brillante se convertit en deuil; le Palais le plus pompeux devient un désert sauvage, & le Bonheur s'évanouit.

Heureux qui peut se dire: sous mon humble chaumière la paix sommeille; tout ce qui m'environne est le fruit d'une industrie honnête; tout ici m'appartient. L'Orphelin ou la Veuve ne peuvent réclamer que le bon cœur de celui qui l'habite. Dans ce Château voisin, on boit dans des coupes d'or; & cet or appartient aux malheureux épars çà & là, sans secours, sans asyle, aux environs de ce Temple de la rapacité: le maître qui y végète ne peut en sortir sans rencontrer des

témoins importuns, qui déposent tacitement contre sa conduite. L'honnête indigent qui l'avoisine lui fait envier son heureuse insouciance; il a été dépouillé de ses biens, mais non de sa gaiété, de son innocence naïve: & le Riche en rentrant chez lui craint toujours d'y trouver le véritable Propriétaire qui le dépossède à son tour, mais avec plus de justice.



XCIII.

DE LA TRANQUILITÉ DU SAGE.

RÉCOMPENSE du Sage, interdite aux Méchans,
Tranquille volupté sans remords, sans foiblesses;
Paix du cœur, calme heureux, doux silence des
sens;

Sans vous que sont les Arts, la Gloire, les Riches-
ses?



LE repos de l'âme ne s'achète qu'à force
de Vertus. C'est le seul bien qu'on ne peut
ravir au Sage. Qu'on le dépouille, qu'on
lui ravisse la liberté; *il porte tout avec lui.*
Quand sur la terre, il n'a pas de quoi re-
poser la tête, il rentre dans son Cœur, vaste
domaine! il y trouve des consolations. Il
plaint ses ennemis de ne pouvoir partager
avec lui cette douce sécurité, cette paix in-
térieure avec laquelle on n'est jamais mal-
heureux. Ils n'en jouissent pas, tous ces
Mortels intrigués, tous ces Enfants en che-
veux blancs qui se passionnent pour des
riens, qui se fuyent & ne sont jamais plus
malheureux que quand ils se trouvent.

Q iij

Voulez - vous juger de l'intérieur d'un Homme ? observez ses mœurs, ses goûts, ses habitudes. Celui que vous verrez attaché au sol de ses Pères; celui pour qui la solitude studieuse a des charmes, & dont tous les jours de la vie sont uniformément utiles, sans lui procurer d'ennui ou de dégoût: dites : celui - là est bien avec lui - même ; voilà le Mortel dont la conscience est pure, dont l'âme est tranquile, & si le Bonheur existe, cet Homme doit le sçavoir.



X C I V.

CE QU'EST L'HOMME SANS LA VERTU.

ON pourroit exister , sans être Vertueux ! . . .
Non ! ainsi que le corps privé d'air est sans vie ,
Privé de la Vertu , l'Homme est sans énergie ;
Son cœur froid ne sent rien : il est mort à nos yeux.



JE définirois la Vertu , la vie de l'âme. Il n'y a que l'Homme Vertueux qui puisse être véritablement heureux & brave , qui supporte avec courage les coups de l'adversité & qui ne se laisse point amolir par le Bonheur. Il n'y a que l'Homme vertueux qui aime véritablement sa Famille , sa Patrie , tous les Hommes. L'Enthousiasme de la Vertu donne du ressort au génie , échauffe le cœur & rend capable de grandes choses. Un Homme Vertueux craint moins la mort qu'un autre. Il ne lui faut pas des yeux ouverts sur lui pour qu'il pratique la Justice. Il est toujours en présence de sa Vertu , & ce témoin pour lui est moins un empêchement au mal qu'un encouragement au bien.

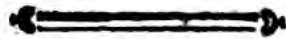
A ! Homme sans Vertu , il faut mille véhicules étrangers pour opérer quelques bonnes actions , dont il ne peut avoir le mérite. Il n'est rien par lui-même ; c'est une pâte docile qui se laisse modifier par les plus légères circonstances , par les motifs les plus frivoles. Dans les grandes occasions , il cherche hors de lui de grands secours , qu'il ne trouve que rarement. Et c'est alors que l'on s'aperçoit combien l'Homme est peu de chose sans la Vertu.



X C V.

A U P O E T E.

DES plus rares talens Toi qui souvent abuses ,
Favori d'Apollon , connois mieux ton devoir ;
Reprends ta dignité : qu'il seroit beau de voir
L'Autel de la Vertu desservi par les Muses!



O TOI ! que la Nature a doué d'une imagination brûlante , d'un cœur sensible ; heureux Mortel , né Poëte ! rend-toi digne de porter ce nom ; , que la Vertu ait ton premier hommage ! A la vue d'une Campagne riante , chante les merveilles de la Nature & les douceurs de la vie Pastorale. Tes yeux ont-ils rencontré ceux de la Beauté modeste ? prend ta lyre & immortalise son nom dans des Vers aussi chastes que celle qui en est l'objet. Dans le sein d'un Ami , charmes ses peines & fais-lui oublier les injustices du sort par la mélodie de tes chants consolateurs. Mais brise ta lyre , plutôt que de la consacrer à l'ambition & à la basse flatterie. Reste muet aux sollicitations d'un parvenu ,

qui a besoin de mensonges adroits & brillants pour rétablir sa réputation ternie. Que ta Muse ne soit jamais complice de la tyrannie, & ne s'épuise point à couvrir de fleurs les chaînes qu'un despote forge pour tes Concitoyens. Que l'Amour de la Patrie & de la Vérité t'inspire & brûle sans cesse, comme le feu sacré, au fond de ton cœur. Ne peins le Vice que pour le faire abhorrer. Sois-en le fleau & partout où tu le rencontreras, fut-ce aux pieds du Trône & même des Autels, qu'une vertueuse indignation s'empare de toi ! Flétris-le sans de coupables ménagemens. Que le Méchant démasqué frémissse au son de ta voix redoutée, de ta voix qui le dénonce à ses contemporains & à la postérité la plus lointaine. Que l'Homme de bien opprimé en entrant dans la tombe, emporte la consolation de laisser à ses Neveux sa mémoire rétablie dans tes écrits, devenus les Archives de la Vérité.



X C V I.

DES MORALISTES.

DANS sa chaire laissons le Docteur en fourure,
Dont l'Echo trop fidèle est le seul Auditeur ;
Pour Maître choisissons la voix de la Nature :
La morale du Juste est le cri de son Cœur.



CE n'est pas sur les bancs de l'École, à force d'argumens obscurs, de syllogismes captieux, que l'on apprend la Morale & surtout qu'on la goûte. Que cette science seroit triste & feroit peu de Profélites, si on la jugeoit d'après les leçons qu'en dicte un Pédant plus froid encore que ses cahiers ! Ce n'est pas chez nos pesans Moralistes qu'on se formera un systême de conduite, une regle applicable à toutes les circonstances de la vie. Que celui donc qui veut connaître toute l'étendue de ses devoirs & les remplir, conserve avec le plus grand soin, dans toute son intégrité, la précieuse sensibilité de son cœur ! Et toutes les fois qu'il voudra agir, qu'il en suive les mouvemens involon-

taires ! C'est le premier cri de l'âme qui seul peut faire juger l'Homme. Est-ce dans les écrits d'Aristote que l'animal fidèle qui garde nos maisons , apprend à être reconnoissant envers son maître , & à lècher la main qui le frappe , même injustement ? Docile , il suit l'instinct , le *Monitum* de la Nature.



XCVII.

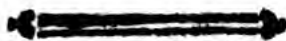
FORMULE MORALE.

Je crois à la VERTU ; mon cœur la sent & l'aime :

Tout ce qui n'est pas elle est étranger pour moi ;

Elle seule est sacrée ; elle seule a ma foi :

Exceptez la VERTU , le reste est un problème.



QUAND cette Formule sera devenue celle de tous les Hommes ; les Hommes commenceront à s'entendre & toucheront au Bonheur. . . . L'aura-t-il bien-tôt ce jour à jamais mémorable ; ce jour , la plus brillante Époque de l'Histoire , où , sur l'Autel de la Tolérance , les Représentans réunis de chaque Peuple toucheront dans les mains l'un de l'autre & prononceront de bouche & de cœur ce serment Philosophique.

Que la Sage hâte du moins par son exemple , ce moment désiré ! Indulgent envers toutes les Sectes sans chercher à s'en créer une lui-même , qu'il adore la Vertu partout

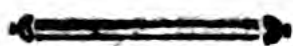
où il la rencontrera & sous quelques costumes qu'elle s'offre à ses regards. En faveur d'une seule Vertu, qu'il fasse grâce à mille foiblesses. N'approuvant que le bien, ne blâmant que le mal, il pourra sur tout le reste se permettre ou, une paisible insouciance.



XCVIII.

IDÉE D'UN TEMPLE DES MŒURS.

SI le Destin m'eut fait le don d'une Couronne ;
 Pour épurer mon règne & me gagner les cœurs ,
 Dans un vaste Palais , sur les marches du Trône ,
 J'aurois voulu bâtir un Temple aux bonnes Mœurs !



SUR un Autel qui occuperoit le milieu seroit placée une Figure de marbre , dont les traits désigneroient la Vertu , rendue sensible aux yeux du corps. Pour arriver jusqu'à elle , il faudroit traverser plusieurs rangs circulaires de Bustes. Tous les Sages recommandables par leurs lumières & leur bienfaisance en auroient un. Leur pied'estal renfermeroit un choix de leurs précieux écrits , ou l'histoire de leur vie plus précieuse encore. Le plus intègre des Citoyens auroit la garde de ce Temple & le soin du culte lui seroit confié : heureux si le Souverain pouvoit être en même tems le Prêtre de la Vertu. Tous les jours , à des heures marquées , je ne manquerois pas de m'y rendre , sans diadème , & suivi *volontairement* de mon Peuple , dont je tâcherois de n'être distingué que par

ma ferveur à servir la Divinité de ce lieu sacré. Et tel seroit le rit invariablement observé. Le Pontife liroit avec recueillement les morceaux les plus parfaits des écrits ou les traits les plus beaux de la vie du Sage, à la mémoire duquel ce jour seroit consacré. Car chaque jour de l'année porteroit le nom d'un Sage. Un Chœur de jeunes filles choisies & de jeunes hommes éprouvés, chanteroit alternativement un Hymne à la Vertu ; & l'éloge du Personnage désigné enflammeroit les assistans de la noble ambition d'avoir un jour son nom gravé sur les colonnes du Temple.

Chaque Père de Famille pourroit suivre cet exemple dans l'intérieur de sa maison, & faire célébrer la mémoire de ses Ancêtres par la bouche de ses Enfans, jaloux de mériter un jour les mêmes honneurs.

Cette simple esquisse mérite peut-être quelque attention & peut faire germer le projet plus développé d'un établissement qui en vaudroit bien d'autres.



X C I X.

PRIÈRE A LA VERTU. *OFEC*

TOI , qui des Animaux seule distingue l'Homme ,
VERTU!... pour te louer il suffit qu'on te nomme.
Pour qui n'est pas encor par le Vice abattu ,
Rien n'est dans l'Uniyers plus beau que la VERTU.

TOI , qu'on aime par besoin , qu'on suit
par penchant , dont on ne s'écarte qu'avec
peine & qu'on n'oublie jamais ; toi , qui te
fais regretter de tes ennemis même ; toi ,
dont le nom fait l'éloge... VERTU!...
Préside , le jour , à mes travaux , & même à
mes plaisirs. Veille , la nuit , à mon chevet.
Que tous mes pas tendent d'eux-mêmes vers
toi. Si ma bouche prononce quelques syllabes ,
que ton nom s'y trouve naturellement
placé ! Sois le guide de toutes mes actions ,
de toutes mes pensées. Rend ma mémoire
précieuse à mes égaux ; & gagne-moi l'es-
time de ceux que le mérite a placés dans

un plus haut rang. Divinité de tous les lieux, de tous les âges, toujours la même, la seule digne du cœur de l'Homme.... Je te consacre ma vie entière.



C.

DE DIEU.

*LOIN de rien décider de cet Être Suprême ,
Gardons en l'adorant un silence profond ;
Le mystère est immense & l'esprit s'y confond :
Pour sçavoir ce qu'il est , il faut être lui-même.*

DE LA RELIGION.

CE sujet ne supporte ni Commentaire ,
ni Analyse.



ÉPILOGUE.

Pour des tems plus heureux ma Muse destinée,
Plaida de la Vertu la cause abandonnée;
Et devant la Raison cita ses Détracteurs:
Que ne puis-je être, un jour, nommé L'AMI DES
MŒURS!

F I N.

T A B L E

D E S M A T I È R E S.

P ROLOGUE,	Page 1
1. <i>L'Innocence,</i>	2
2. <i>Définition de la Vertu,</i>	3
3. <i>De la Bienfaisance,</i>	5
4. <i>Du vrai Mérite,</i>	7
5. <i>De la Propriété,</i>	9
6. <i>Du bon emploi de la Vie,</i>	11
7. <i>De la sécurité de l'honnête homme,</i>	13
8. <i>Des Mœurs,</i>	15
9. <i>Sur le choix d'une habitation,</i>	17
10. <i>De l'ancien Procès entre l'Or & la Vertu,</i>	19
11. <i>Les deux Livres par excellence,</i>	21
12. <i>De la Cour,</i>	23
13. <i>Des Conseils,</i>	25
14. <i>Sur le respect dû à la Vieillesse,</i>	27
15. <i>Des hommes naturellement vertueux,</i>	29
16. <i>La science des bienfaits,</i>	31

	Page
17. <i>Du Jeu ,</i>	33
18. <i>De l'Amour filial ,</i>	35
19. <i>De la Gaieté ,</i>	37
20. <i>De l'Or ,</i>	39
21. <i>De la Toilette ,</i>	41
22. <i>Caractère de l'homme Bienfaisant ,</i>	43
23. <i>De l'Age d'or ,</i>	45
24. <i>De la Roture & de la Noblesse ,</i>	47
25. <i>Des Rois ,</i>	49
26. <i>De la Vérité ,</i>	51
27. <i>Du danger des Liaisons ,</i>	53
28. <i>Des Arts ,</i>	55
29. <i>Sur la Mort ,</i>	57
30. <i>De la confiance due au Sage ,</i>	59
31. <i>Le Sceptre & la Houlette ,</i>	61
32. <i>De la Médiocrité ,</i>	63
33. <i>De la Vie oisive ,</i>	65
34. <i>Du Faste & de la Simplicité ,</i>	67
35. <i>Sur l'Indulgence ,</i>	69
36. <i>Sur les Parasites ,</i>	71
37. <i>Des Projets ,</i>	73
38. <i>De la Bienveillance ,</i>	75
39. <i>Aux Libertins ,</i>	77

DES MATIÈRES.

203

	<i>40. Des discours licencieux ,</i>	Page 79
	<i>41. Des Courtisans ,</i>	81
	<i>42. Du Travail ,</i>	83
	<i>43. De l'Urbanité ,</i>	85
	<i>44. De l'Éducation ,</i>	87
	<i>45. Du Bonheur ,</i>	89
	<i>46. De la Condition des Grands ,</i>	91
	<i>47. Sur le Bonheur du Méchant ,</i>	93
	<i>48. La Vérité à la Cour ,</i>	95
	<i>49. Sur l'Amitié ,</i>	97
	<i>50. Du Luxe ,</i>	99
	<i>51. De l'Amour ,</i>	101
	<i>52. Aux Femmes ,</i>	103
	<i>53. De la Raison ,</i>	105
	<i>54. De la Colère ,</i>	107
	<i>55. De la Paresse ,</i>	109
	<i>56. Le Livre de la Vie ,</i>	111
	<i>57. De l'Hospitalité ,</i>	113
	<i>58. De l'Adversité ,</i>	115
	<i>59. De la Liberté de l'Homme ,</i>	117
	<i>60. Aux Indigens ,</i>	119
	<i>61. De la Science & de l'Ignorance ,</i>	121
	<i>62. De l'Éducation des Princes ,</i>	123

33

35

37

39

41

43

45

47

49

51

53

55

57

59

61

63

65

67

69

71

73

75

77

	Page
63. <i>De la Modestie ,</i>	125
64. <i>De l'Humanité ,</i>	127
65. <i>Des quatre Saisons de la Vie ,</i>	129
66. <i>Le sommeil du Méchant ,</i>	131
67. <i>Du Sage ,</i>	133
68. <i>Des Vertus & des Vices ,</i>	135
69. <i>De la Douceur ,</i>	137
70. <i>Des Flatteurs ,</i>	139
71. <i>Des Honneurs ,</i>	141
72. <i>Du Silence ,</i>	143
73. <i>De l'Inégalité des Conditions ,</i>	145
74. <i>Portrait de l'Égoïste ,</i>	147
75. <i>De la douce Médiocrité ,</i>	149
76. <i>De la Renommée ,</i>	151
77. <i>De l'Indigence honnête , & de la Richesse coupable ,</i>	153
78. <i>De l'École du Malheur ,</i>	155
79. <i>Parallele de la Ville & des Champs ,</i>	157
80. <i>Tableau d'une vie Heureuse ,</i>	159
81. <i>Avis aux Riches ,</i>	161
82. <i>Sur les Guerriers ,</i>	163
83. <i>De la Solitude ,</i>	165
84. <i>De</i>	

84. <i>Le Temple du Bonheur ,</i>	Page 167
85. <i>Sur l'Ingratitude ,</i>	169
86. <i>De la Bonté ,</i>	171
87. <i>Du Remords ,</i>	173
88. <i>Sur les Procès ,</i>	175
89. <i>Sur les Célibataires ;</i>	177
90. <i>De l'Enfance ,</i>	179
91. <i>Des devoirs Maternels ;</i>	181
92. <i>Parallele du Juste & du Coupable ,</i>	183
93. <i>De la tranquillité du Sage ,</i>	185
94. <i>Ce qu'est l'Homme sans la Vertu ,</i>	187
95. <i>Au Poëte ,</i>	189
96. <i>Des Moralistes ,</i>	191
97. <i>Formule Morale ,</i>	193
98. <i>Idée d'un Temple des Mœurs ,</i>	195
99. <i>Prière à la Vertu ,</i>	197
100. <i>De Dieu & de la Religion ,</i>	199
<i>ÉPILOGUE.</i>	200

Fin du Table des Matières.

E R R A T A.

Page 101 , tu t'as initié , *lisez* , tu l'as initié.
ne l'a point fait , *lisez* , ne t'a point
fait.

Page 104 , sans impartialité , *lisez* , sans par-
tialité.

Page 149 , Encore , de la douce Médiocrité ,
lisez , De la douce Médiocrité.

NOTICE DES LIVRES

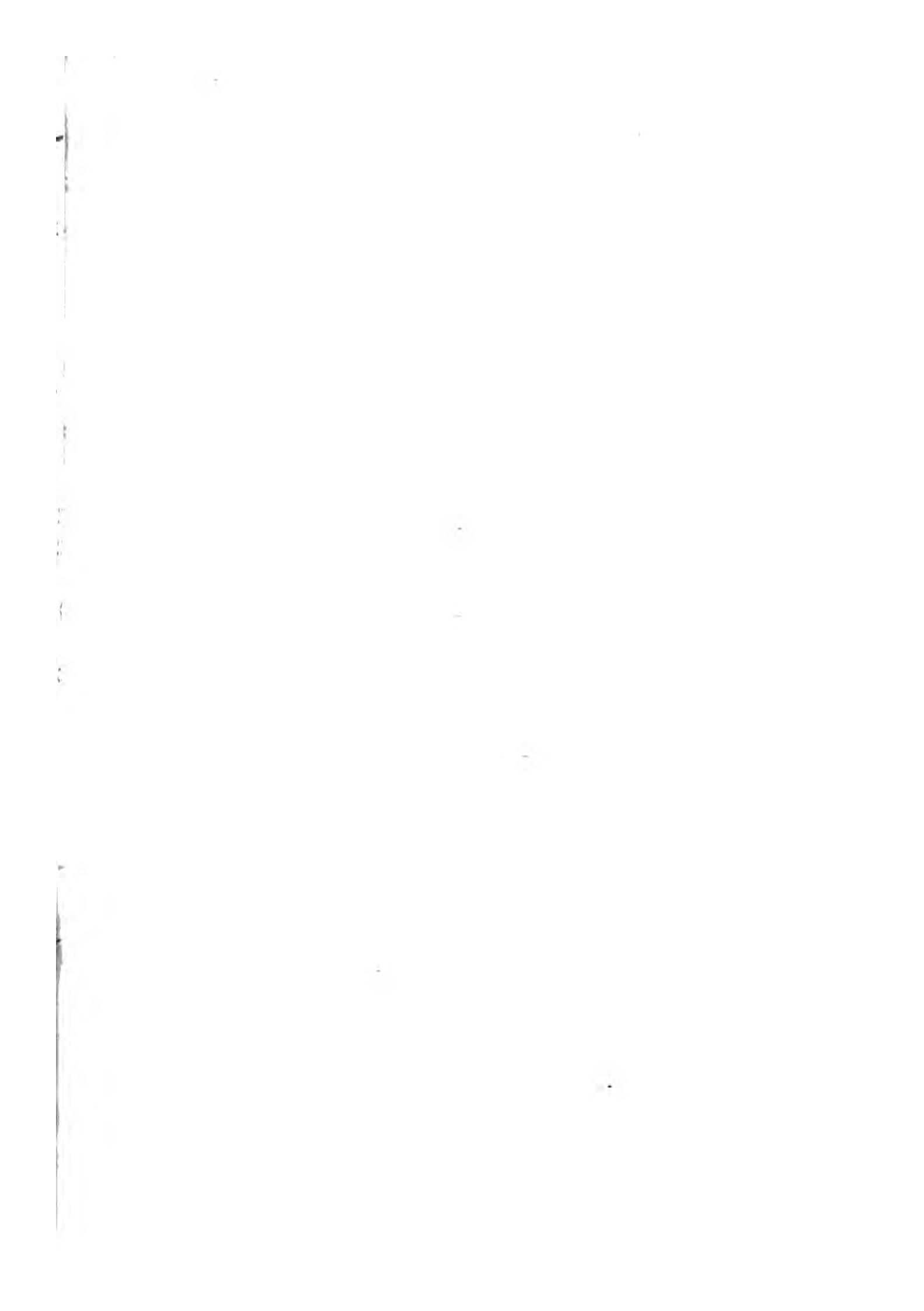
qui se trouvent chez le même Libraire.

	<i>liv.</i>	<i>sol.</i>
L A Philosophie Religieuse, ou Dieu contemplé dans ses Œuvres, <i>in-12.</i>	2	10
Le Trésor Spirituel de la Jeunesse, ou le saint usage du Temps, en 52 figures, <i>in-12.</i>	3	
Principes Philosophiques de Consolation, fondés sur la raison, pour servir aux hommes dans leur malheureuse destinée, traduction libre de l'Allemand, 2 vol. <i>in-12.</i>	6	
Les Etrennes précieuses des Fidèles, ou le petit Manuel du Chrétien, <i>in-12.</i>	1	4
Le Spectacle Historique, ou Mémo- rial des principaux évènements des Histoires Ancienne, Romaine & des Empereurs; extrait de <i>Laurent Echard, Rollin, Crévier, &c.</i> 2 v. <i>in-8°.</i>	7	4
Le même Livre en 2 vol. <i>in-12.</i>	4	10
Voyage en Prance de M. le Comte de Falkenstein, contenant ce que ce Prince a vu de plus curieux à Paris, & dans tous les lieux qu'il a honoré de sa présence, 2 vol. <i>in-12.</i>	5	
Lettres sur la Littérature & la Poésie Italienne, trad. de l'Italien, <i>in-8°.</i>	4	

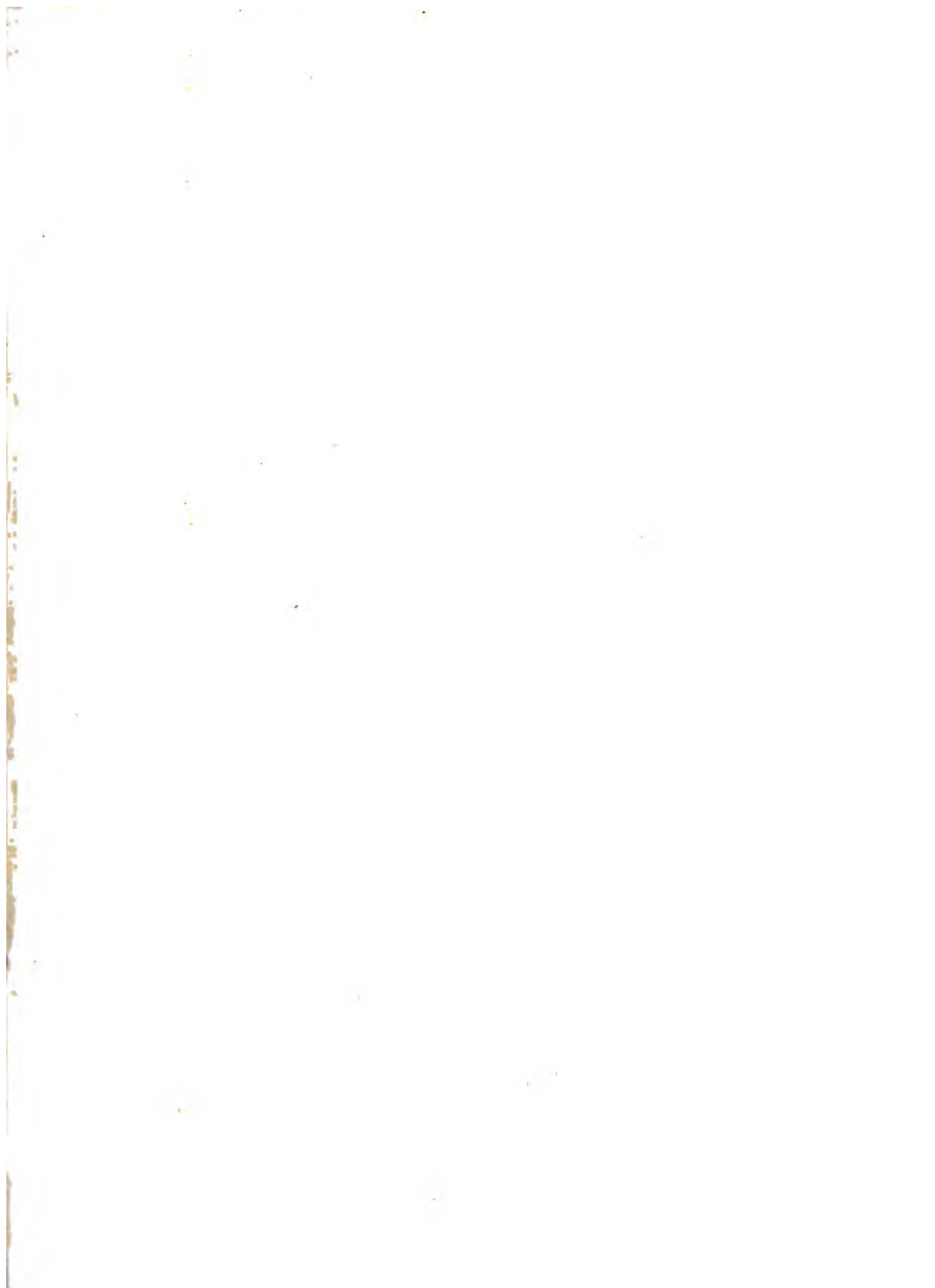
Epîtres & Lettres amoureuses d'Héloïse & d'Abailard, en Prose & en Vers, précédés de la vie de ces célèbres & malheureux Epoux, par M. C** , 2 vol. <i>in-12.</i>			5
Lettres amoureuses de Julie avec les tendres Réponses d'Ovide; suivies des Lettres galantes d'une Religieuse Portugaise à un Chevalier François, <i>in-12.</i>			3
Les Gorges-Chaudes de Thalie, petit Théâtre facétieux, 2 vol. <i>in-12.</i>			5
Théâtre Satyrique & Bouffon, <i>in-12.</i>	2	10	
Poissardiana, ou Recueil d'Entretiens Poissards,	2	10	
Les Astuces de Paris, 2 parties <i>in-12.</i> brochées,	2	8	
L'Homme ou le Tableau de la Vie, 2 vol. <i>in-12.</i> fig.	3	12	
La Philosophe par Amour, <i>in-12.</i>	2	10	
Les mille & une nuit, 6 vol. <i>in-12.</i>	15		
Histoire de Cleveland, 6 v. <i>in-12.</i> fig.	15		
Contes des Fées de Madame Daulnoy, 4 vol. <i>in-12.</i>	10		
Chef-d'œuvres de P. & Th. Corneille, 3 vol. <i>in-12.</i>	9		
Etymographie, ou véritable origine des Termes d'usage en Anatomie & Chirurgie, avec un Tableau des Maladies & des Opérations Anatomiques, <i>in-12.</i>	2	10	

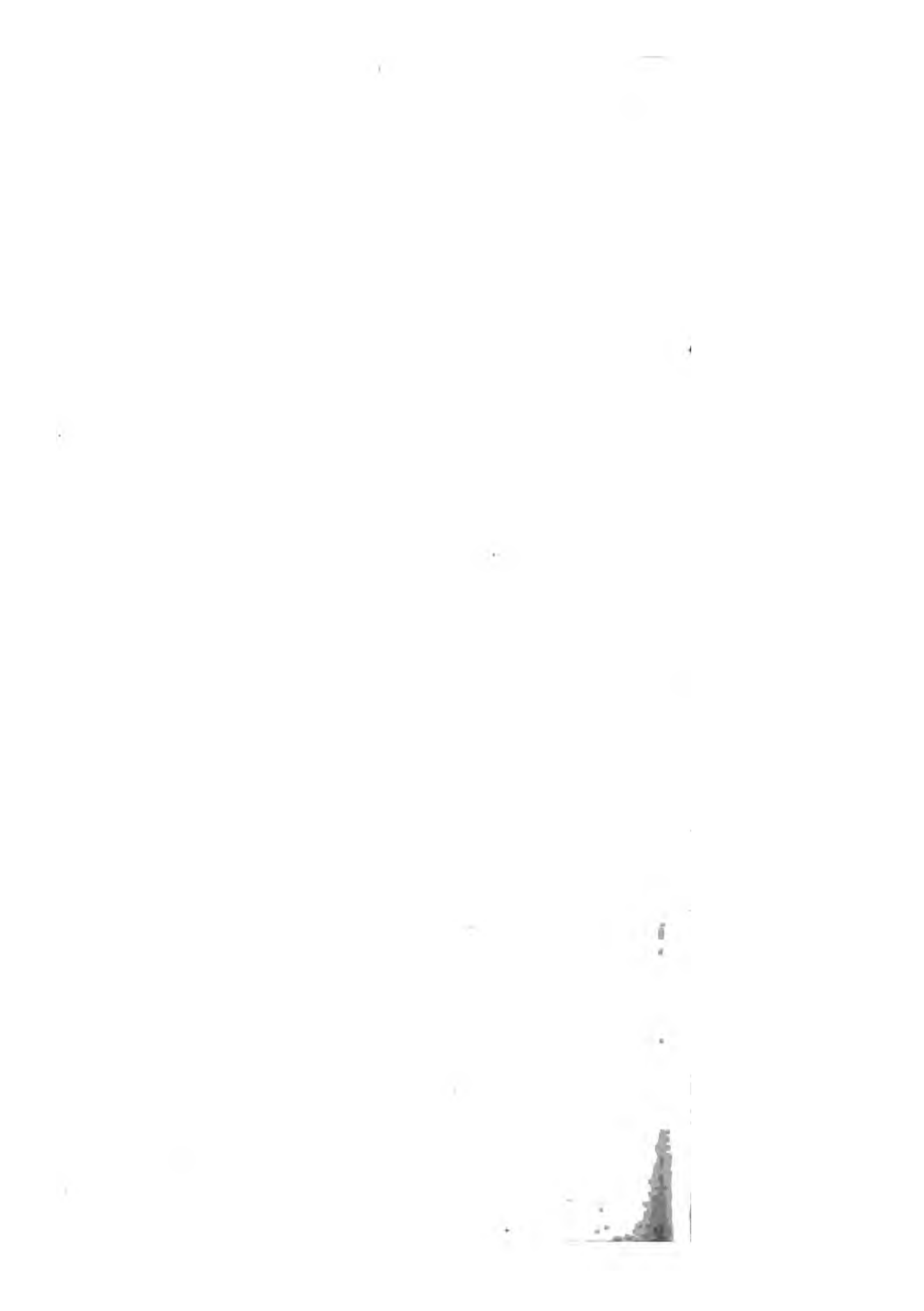
	<i>liv. s.</i>	
Les Comptes faits de Barême, <i>in-12.</i>	2	10
— le même, <i>in-24.</i>	1	10
Histoire d'Hypolite, Comte de Douglas, 2 vol. <i>in-12.</i>	3	
Tableau de l'Amour Conjugal, 2 vol. <i>in-12.</i>	5	
De l'Homme & la Femme, 3 v. <i>in-12.</i>	6	12
Lettres de Pline le jeune, 2 v. <i>in-12.</i>	4	
Panegyrique de Trajan, <i>in-12.</i>	2	
Traité de l'Amitié, <i>in-12.</i>	2	
Les Désordres de l'Amour, <i>in-12.</i>	2	10
L'Infortunée Sicilienne, <i>in-12.</i> fig.	2	10
Aventures de Lazarille de Tormes, <i>in-12.</i> fig.	2	5
La Vie & les Avantures de Robinson Crusoé, 3 vol. <i>in-12.</i> fig.	7	10
Le Singe de la Fontaine, Contes & Nouvelles en Vers, 2 vol. <i>in-12.</i>	5	
Biblioth. de Campagne, 32 v. <i>in-12.</i>	96	
L'Humanité, Histoire des Infortunes du Chev. de Dampierre, 2 v. <i>in-12.</i>	4	
Les Epoux malheureux, Histoire de M. & Mad. de la Bedoyere, 2 vol. <i>in-12.</i>	4	10
L'Arithmétique de le Gendre, <i>in-12.</i>	2	10
Recherches sur quelques points d'Histoire de la Médecine, par Bordeu, 2 vol. <i>in-12.</i>	5	
Le Trésor des Almanachs, Etrennes Nationales, curieuses & nécessaires, <i>in-32.</i> avec figures.		

14751521









HYS/144/73



